

Une fourmi flottait dans sa margarita

Quand nous avons, en février dernier, demandé à dix écrivaines, d'écritures et d'âges très différents, de collaborer à ce spécial été en nous écrivant une nouvelle, nous leur proposons d'inclure cette phrase dans leur texte. La plupart trouvèrent la phrase drôle, l'idée stimulante.

L'autre condition était de mettre en scène des personnages féminins forts, qui ne soient pas de pures victimes de drames fictifs. Histoire de sortir des modèles que continue de nous proposer la littérature, de *Maria Chapdelaine* à *Histoire d'O*, et même aux *Fous de Bassan*.

Il était clair que nous publions ces textes tels quels, sans aucun travail d'édition; après tout, nous invitons des professionnelles de l'écriture... Il est clair aussi que nous n'endossons pas forcément le contenu (politique ou historique) de toutes ces fictions; les auteures ont la garde de leurs idées.

Lancées en même temps sur la piste de la fourmi alcoolique, dix illustratrices ont conçu, parallèlement aux écrivaines, les dessins qui suivent.

Pour un été un peu plus fou, voici une **VIE EN ROSE** plus «flyée»; il n'y a pas que l'actualité qui compte! En espérant que ce cocktail fourmillant vous plaira... lisez-le à votre santé.

LVR



SOSIE

par Louky Bersianik

Première époque

(...) Flo (...) dansa (la) margarita tutta la notte. Elle avait des fourmis dans les jambes et des entrechats de flûte traversière dans la voix. C'était à Rhum un soir de juin 1975.

L'oeil vêtu de perles noires et le corps d'oeils-de-chat rutilants. Le visage d'une mouche savante et naturelle quoique changeant.

Son mari l'appelait Alexandrine mais de loin en loin. C'était déjà un appel ancien, du temps qu'il était amoureux d'elle. Se montrer courtois envers l'hôtesse est le premier devoir d'un invité étranger. Flo savait cela depuis longtemps.

Parfois, allongeant le bras vers elle, la dame en noir lui tendait amoureusement un Bloody Mary dans lequel Flo ne faisait que tremper ses lèvres. Momentanément, les bras de la dame en noir se libéraient de l'emprise de son danseur pour se tendre amoureusement vers la compagne de celui-ci. Les hommes la nommaient Doryline avec ferveur. Elle avait les plus beaux yeux blonds du monde et les plus beaux cheveux bleus. Elle était l'épouse française d'un Romain raffiné aux yeux auburn. Et c'était chez ce couple merveilleusement assorti qu'avait lieu la réception.

À l'aube, Flo s'ouvrit à Doryline qui lui ramenait son mari après une promenade charmante dans les environs. Flo leur raconta à voix basse un épisode douloureux de son enfance. Sa soeur Mimi lui avait fait boire un verre de lait dans lequel elle avait glissé une mouche. C'était à Rivière Diamant un soir de juillet 1955. Flo avait treize ans à cette époque. Tellement sérieuse que jamais il ne lui venait à l'idée de jouer des tours aux autres et naturellement qu'elle pouvait s'en faire jouer. Déjà passionnée de zoologie, elle lisait aux plus jeunes en guise d'histoires de longs passages de *La Vie des Animaux* dans la collection grand format de la Librairie Larousse.

Ce soir-là ses parents étaient sortis et lui avaient confié la garde des enfants. Mimi était leur chef de bande avec ses onze ans de cigale et sa cruauté enfantine. Elle inventa un jeu juste pour Flo qui était

plongée dans la vie des Fourmis. Flo marqua sa page avec une jonquille séchée et referma le livre. Mimi lui banda les yeux et lui fit boire un liquide qu'elle lui demanda d'identifier. Flo entendait le rire aigu des enfants tandis qu'elle avalait sans méfiance la boisson familière. Un nouveau sentiment s'insinua en elle, dont elle ne reconnut pas tout de suite l'étrangeté et la force, quand elle apprit ce que Mimi avait fait. Car Flo pensa que sa jeune soeur avait voulu s'amuser à ses dépens. mais non vraiment l'humilier, la désorienter, la dégôûter de tout.

Depuis cet incident, il y avait comme une zone obscure dans son estomac, une zone composée d'insectes malveillants qui lui causaient des ulcères chroniques. Pour la soulager, les médecins lui conseillaient de boire du lait...

Ce récit réjouit le coeur de Doryline et lui donna soif. Doryline était une spécialiste des rafraîchissements en tous genres et elle proposa un Red Lion, genre de cocktail Molotov des aurores. Elle mélangea en parties égales du Grand Marnier, du dry gin et du jus d'orange, puis elle arrosa le tout d'un jet de jus de citron. Elle ajouta des cubes de glace et partagea ce philtre matutinal avec le mari de Flo. Elle n'offrit rien à celle-ci par égard pour son pauvre estomac pollué. Flo était impressionnée par les talents de Doryline. Elle imagina qu'une allumette flottait dans son cocktail Molotov...

Cependant, le soir de ce même jour, Mimi marchait sur les eaux en compagnie d'une dame en rose. Leur cabine était vêtue de pâquerettes et de tampico. Elles se tenaient un langage en sirotant un Pink Lady et un Slow-Burn. De celui-ci, Mary disait que c'était «un vrai lait du Volga», ainsi que l'avait surnommé Boris Vian.

Le coeur de Mimi était jaune et salé. Sa robe était blanche. Presque tous ses pétales étaient arrachés. Quelqu'un devait l'aimer passionnément... ou pas du tout. Une grande marguerite trônait au-dessus de son oreille gauche piquée de petits cheveux blonds très fins et de bon teint. Juste au-dessous, croissait un quartier de lune en argent... Elle était célibataire et faisait appel aux diptères ou hyménoptères de sa mémoire quand elle voulait se transporter à Rivière Diamant au coeur

de l'été 1955 et raconter avec force détails l'épisode de la Mouche. Elle rit beaucoup comme chaque fois qu'elle évoquait cette bonne blague que Mary, pour sa part, ne trouva pas drôle du tout.

La scène se passait au large des côtes de Pina Colada dans le golfe du Mexique. La veille, c'était à Tequila. La semaine précédente, rien ne s'était passé ou presque. car Mary avait beaucoup hésité à suivre Mimi dans ce voyage au long cours amoureux.

Pendant la soirée. Mimi flirta avec la danseuse mexicaine au long corps amoureux. Elle lui demanda la recette de la Margarita. Mais la danseuse n'avait d'yeux et de cocktails que pour les invités étrangers.

Deuxième époque

Un après-midi de désert: août 1983 à Paris, dans le quartier «Singer-Main», sous un soleil gavé de sueur humaine. Flo entre dans un bar mexicain. Ses yeux s'adonnent consciencieusement à la pénombre et distinguent la seule présence vivante dans la salle. Cette silhouette, ce visage pointu, cet air dédaigneux et comme flottant au-dessus des mortels. C'est plus qu'une ressemblance. C'est Elle en personne. C'est Mimi. Rien de trop surprenant puisqu'elle devait venir en Europe pour ses affaires. Mais n'avait-elle pas eu un léger accident de voiture au début de l'été?

Mimi est vêtue d'une robe jaune aérienne imprimée de petits coeurs blancs et fondants: canards en suspension dans une liqueur dorée. Elle est assise au pied d'un agave admirable en papier teint et en pleine inflorescence. Sur sa table un bouquet éclatant d'amaryllis en fibres de sisal. Elle regarde intensément dans la direction de Flo sans la voir. Elle est préoccupée, tendue, lointaine.

- Hé! Salut Mimi!

Flo lui sourit. Lui fait signe qu'elle va venir la rejoindre à sa table. Mimi ne réagit pas. Mais son regard s'étonne quand Flo s'assoit juste en face d'elle.

- Nous nous connaissons?

Flo est estomaquée.

- Voyons Mimi. arrête ton char. C'est pas drôle.

C'est sûrement un jeu. pense Flo. Mimi adore jouer des tours. Une dernière espièglerie avant de prendre le tournant de la quarantaine.

- Il y a erreur, madame. Mon nom est Margaret.

La voix est celle de Mimi. Ses intonations particulières. L'accent est montréalais sans l'ombre d'un doute. Seule l'ironie est absente.

Flo décide d'entrer dans le jeu. Elle se présente sous le nom d'Alexandrine.

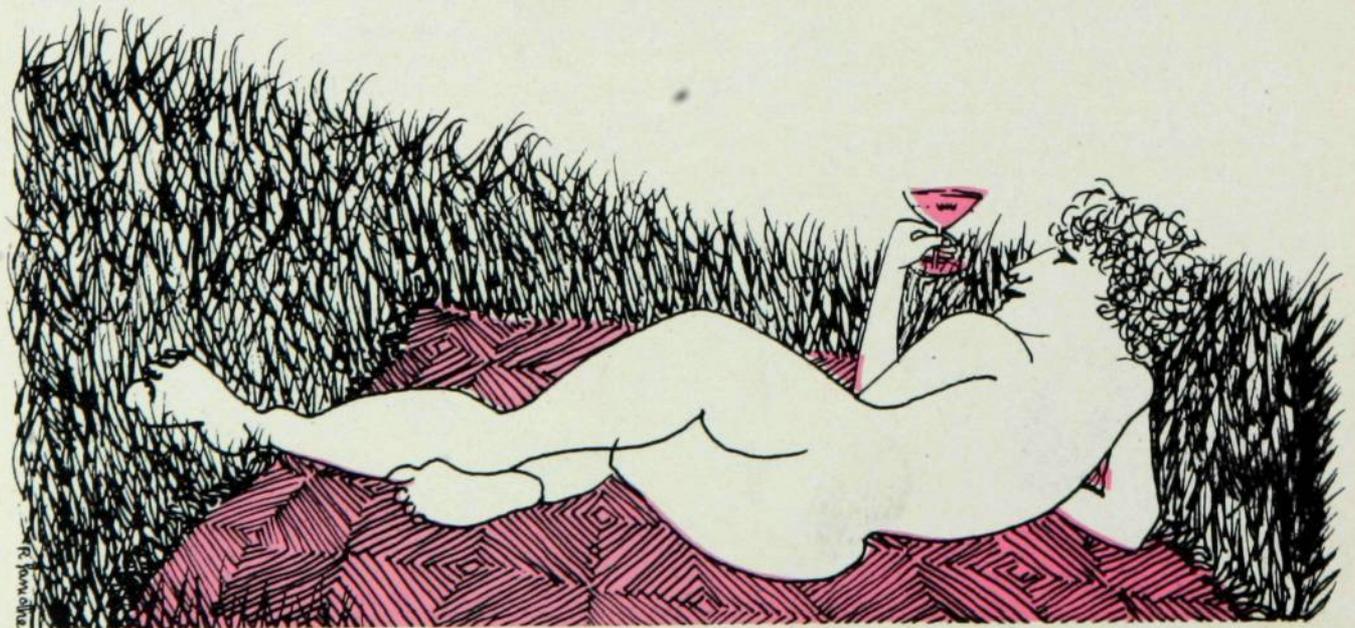
- Vous êtes le sosie de ma soeur Mimi. Son sosie parfait. C'est hallucinant.

Elle a envie de lui taper un clin d'oeil mais se retient. «Margaret» est si grave!

- Ah oui? Ce n'est pas tellement extraordinaire, vous savez. Regardez-vous dans une glace à panneaux mobiles et vous verrez plus d'un sosie de vous-même.

Ce voussoiement entre elles... Comme c'est déroutant! Ce langage recherché, pas naturel. On dirait que Margaret n'est qu'une apparence de Mimi. Habitée par quelque chose d'un peu bizarre, d'un peu fixe, de mécanique peut-être, ou par quelqu'un d'une autre dimension ou d'un autre temps... Et puis oui, il y a quelque chose de changé en Mimi. Mais quoi?

- Je crois que vous êtes de Montréal comme moi dit Flo.



- L'accent ne trompe pas n'est-ce pas. J'avais deviné pour vous, moi aussi.

Non. Mimi ne joue pas. Elle est devenue amnésique! À la suite de cet accident? Un petit frisson parcourt l'épiderme de Flo. L'amnésie rend absurde l'entourage de l'amnésique. Flo se sent gommée, réduite à néant sous le regard incisif de cette soeur étrangère qui ne la reconnaît pas. C'est un sentiment ancien, puissant par son étrangeté même, pareil au sentiment qui était apparu en elle autrefois quand Mimi lui avait fait boire du lait empoisonné. Qui, depuis, avait fait tranquillement son chemin dans les régions obscures de sa conscience pour aboutir à l'étranger dans ce bar faussement exotique et affronter à presque vingt ans de distance l'absence de sentiment de l'intraitable Mimi. Flo est désespérée. Elle voudrait partir mais elle est la mouche fascinée qui se jette dans le regard de l'araignée.

-Qu'est-ce que vous buvez?

- Une Margarita.

- Margarita? Connais pas.

- C'est une boisson mexicaine. Tequila, jus de limette, Triple Sec. Sans oublier la pincée de sel et la mousse blanche.

Flo regarde le verre de Mimi et sa couronne givrée dont une portion a fondu sous le souffle chaud de la buveuse.

- Je n'aime pas la tequila ni le sel.

- Je connais une boisson qui vous irait bien puisque son nom est Alexandra.

- Ah? Connais pas non plus.

- Je la tiens de Boris Vian, dit Margaret.

L'auteur favori de Mary, se dit Flo.

- Ne me dites pas que vous l'avez connu?

- Non, bien sûr, puisqu'il est mort alors que je n'avais que quatorze ans. Mais je l'ai lu.

- Et alors, cette Alexandra?

- Un tiers de crème fraîche, un tiers de crème de cacao, un tiers de cognac.

- Hum! J'adore le cognac et la crème de cacao. Mais je suis incapable d'absorber le moindre produit laitier...

- C'est vrai? Vous n'avez pas de chance! Alors, pas d'Alexandra pour Alexandrine.

Flo reçoit un petit choc en s'entendant désigner sous le nom d'Alexandrine. Mais qu'est-ce que Mimi a donc de changé... Ce grain de beauté sur la joue droite? Ouais... Mais il y a autre chose... Ah oui! Ses cheveux! Ils sont noirs de nouveau, comme dans le temps de leur enfance. Mimi les teint en blond depuis quinze ans. Flo avait presque oublié leur couleur naturelle. Ce noir réapparu transforme complètement la physionomie de sa soeur... comme si une sorte de métépsychose s'était produite depuis la dernière fois qu'elles se sont rencontrées. Cela remonte bien à six mois. Oui... une sorte de déplacement de l'âme... de transmigraton de substance...

En y regardant mieux, peut-être après tout que Margaret n'est pas Mimi. Pas vraiment. Flo se dit cela pour se rassurer, malgré sa conviction intime si troublante... Et pourquoi l'une devrait-elle reconnaître l'autre?

- Si vous aimez la crème de cacao, dit Margaret, essayez un Slow-Burn.

- Décidément, je suis ignare en matière de cocktails.

- Le Slow-Burn est une invention de Boris Vian... oui encore lui... Il détestait le gin qui lui donnait mal au coeur. Il disait que le gin anglo-saxon était la base funeste et généralisée des infâmes mixtures qui sont la honte des démocraties occidentales. Il la remplaçait par de la vodka.

Flo aime bien la vodka mais elle ne déteste pas le gin.

- Ce Slow-Burn, on le fait comment?

- Eh bien, pour une partie de crème de cacao et une partie de Cointreau, il faut six parties de vodka.

- Mais c'est de la dynamite! Va pour le Slow-Burn. Nous boirons à la santé posthume du Bison Ravi.

Mimi, ou plutôt Margaret, commande un Slow-Burn pour Flo. Et pour elle-même une autre Margarita. Puis Flo demande à Margaret si elle est en Europe pour longtemps.

- Jusqu'à la rentrée.

Margaret est venue sur ce continent pour régler des affaires. Elle n'a pas eu le temps de s'amuser beaucoup.

- Je me fais l'effet d'une cigale, dit Flo. Car moi je suis ici pour me distraire. Mais quel genre d'affaires...?

Margaret esquive la question.

- Quant à moi, je n'ai pas pris de vacances depuis huit ans! Mais c'est bientôt terminé ces travaux forcés. Demain, je pars pour Rome, dernière étape de ma tournée. Ensuite, je vais aller me reposer à Florence. C'est la ville italienne que je préfère.

- Vous allez à Rome? J'y ai passé six mois avec mon mari il y a quelques années. Quelle ville séduisante!

- Mariée alors?

- Non, divorcée comme tout le monde. Mon ex-mari a épousé une certaine Doryline rencontrée à Rome justement. Mais ce mariage n'a pas duré plus d'un an.

- Doryline... Cela me dit quelque chose.

- Oui, c'est le nom d'une variété sanguinaire de fourmis de la famille des doryphores ou porteuses de lance.

- Ah oui, cela me revient maintenant, dit Margaret. Ces fourmis sont des chasseresses des régions chaudes d'Afrique et d'Amérique. Elles mènent une vie nomade.

- Les Dorylines sont de véritables diables déchaînés, dit Flo. Capables de répandre la terreur, non seulement parmi les autres Insectes, mais parmi tout ce qui vit sur d'immenses territoires.

- Ce sont des prédatrices, dit Margaret. Quand elles partent en expédition, elles sont des millions d'ouvrières encadrées par des soldats aux mandibules crochues.

fiction

- Tout ce qui n'a pas pu fuir, dit Flo, est instantanément massacré, dépecé, réduit en menus fragments...

- ... que d'autres ouvrières emportent à un entrepôt général, dit Margaret.

- C'est grâce à cet entrepôt que la communauté pourra s'alimenter jusqu'à épuisement des stocks, dit Flo.

Les deux femmes se regardent. Surprise. Complicité. Inquiétude. Flo s'esclaffe.

- Nous avons lu le même livre, il n'y a pas d'erreur! dit-elle.

- Peut-être, dit Margaret qui n'a même pas souri.

- *La Vie des Animaux* de Larousse, ça vous dit quelque chose?

- Pas spécialement, dit Margaret qui semble absolument sincère. Mais je me demande comment une femme peut porter ce prénom de Doryline et ne pas être soupçonnée de meurtre... Vous aimez votre Slow-Burn?

- Oui, beaucoup, mais c'est très fort et je dois partir. Quelqu'un m'attend. Je devrais dire quelqu'une. Elle s'appelle Mary. Ma soeur Mimi l'a beaucoup aimée dans le temps.

Margaret se lève brusquement.

- Oh restez, je ne veux pas vous faire fuir, dit Flo. Vous n'avez même pas terminé votre Margarita.

Margaret se rasseoit.

- Moi aussi, je dois m'en aller. Je vais à un bal masqué ce soir. Voyez, j'ai commencé à me décorer, ajoute-t-elle un peu tristement en désignant son grain de beauté.

- Eh bien, bonne soirée, Margaret. Je suis contente de vous avoir rencontrée, dit Flo. Même si vous n'êtes pas ma soeur, je vous reconnais comme telle. Bon voyage en Italie.

Juste avant de tourner les talons, Flo jette un coup d'oeil au verre de Margaret. C'est avec satisfaction qu'elle voit celle-ci le porter à ses lèvres distraitement.

Quelques minutes plus tard, au bar de l'hôtel où elles sont descendues, Flo et Mary se retrouvent. Flo se sent légère, en pleine forme. Dorylines et soeurs ennemies ont fondu au soleil. Mary porte une vraie rose à son corsage. Elle écoute Flo lui raconter son aventure.

- Qu'est-ce que tu en penses? dit Flo.

- Je pense que Mimi n'aurait jamais admis l'existence d'un sosie. Elle t'aurait dit: c'est impossible, je suis unique au monde! C'est ce qu'elle te dira si tu lui en parles.

- Et c'est vrai qu'elle est unique.

Flo rit doucement en savourant sa première Alexandra.

- Juste avant de quitter Margaret, ajoute-t-elle, je l'ai vue vider son verre d'un trait. Et elle n'a même pas remarqué, la pauvre, qu'une fourmi flottait dans sa Margarita...

L'arrivée d'un enfant n'est pas sans causer de perturbations, surtout dans une société où la maternité est enfermée dans des stéréotypes qui ne correspondent pas au vécu et aux besoins des femmes. Et le prix à payer en reste lourd. Un livre qui dévoile le non-dit de la maternité et permet de choisir... en connaissance de cause.

296 pages 14,95\$ l'exemplaire



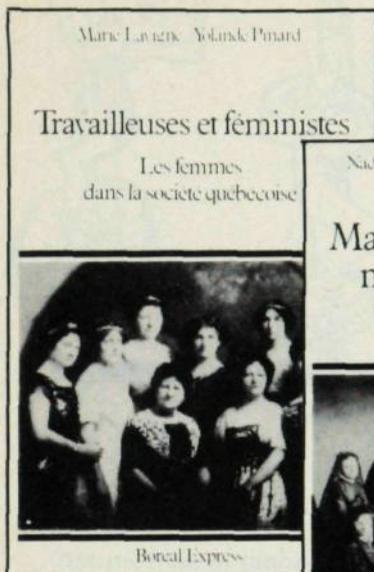
«Quand les femmes alcooliques, quand les femmes seules, quand les femmes âgées, quand les femmes déprimées, quand les femmes battues... se regroupent, elles demeurent rarement écrasées au fond de la cage.»

Roxane Simard, psychologue

Les éditions du remue-ménage/
Éditions coopératives Albert Saint-Martin
208 pages, 12,00\$ l'exemplaire

les éditions du remue-ménage
4800 Henri-Julien, Mtl. H2T 2E1 Tél.: 845-7850

Nouveautés au Boréal Express



Marie Lavigne et Yolande Pinard
TRAVAILLEUSES ET FÉMINISTES
 Les femmes dans la société québécoise

Un nouveau bilan des recherches sur le travail salarié et le mouvement des femmes. Un regard neuf sur l'évolution de la société québécoise depuis le milieu du siècle dernier. Textes de: D. Suzanne Cross, Johanne Daigle, Marta Danylewycz, Ghislaine Desjardins, Micheline Dumont, Francine Fournier, Monique Gagnon, Nicole Laurin-Frenette, Marie Lavigne, Yolande Pinard, Jennifer Stoddart, Susan Mann Trofimenkoff.

Vol. de 432 pages, 17,50\$

Françoise Van Roey-Roux
LA LITTÉRATURE INTIME DU QUÉBEC

La première étude systématique des écrits à travers lesquels les Québécois, depuis deux siècles et demi, parlent d'abord d'eux-mêmes. Françoise Van Roey-Roux nous fait découvrir une étonnante production d'au-delà quatre cents œuvres (journaux intimes, mémoires, souvenirs, autobiographies, correspondances) qui révèlent les multiples facettes de la personnalité d'un peuple.

Vol. de 256 pages, 12,95\$

Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont
MAÎTRESSES DE MAISON, MAÎTRESSES D'ÉCOLE
 Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec

Complétant celui de Marie Lavigne et Yolande Pinard, ce livre étudie les deux institutions les plus importantes pour l'histoire des femmes: l'école et la famille. Couvrant l'histoire du Québec depuis la Nouvelle-France jusqu'à nos jours, les auteures analysent l'évolution des rapports de ces deux institutions avec l'ensemble de l'organisation sociale. Textes de: Francine Barry, Bettina Bradbury, Marta Danylewycz, Micheline Dumont, Nadia Fahmy-Eid, Michèle Jean, Nicole Laurin-Frenette, Marie Lavigne, Denise Lemieux, Marie-Paule Malouin, Marise Thivierge, Nicole Thivierge.

Vol. de 416 pages, 17,50\$

TERRE DES FEMMES

La première encyclopédie de poche sur la situation des femmes dans le monde. Des statistiques sur 165 pays, 107 articles écrits par 90 femmes de 40 pays différents, 11 cartes, 87 biographies, plus de mille adresses.

Vol. relié de 448 pages, 14,95\$

Si vous ne pouvez vous procurer ces livres chez votre libraire habituel, retournez ce coupon à l'adresse ci-dessous en y joignant un chèque. Nous assurons les frais d'expédition.

Les éditions du Boréal Express
 5450, ch. Côte-des-Neiges, bureau 212
 Montréal, H3T 1Y6

Veuillez m'envoyer les livres suivants:

- MAÎTRESSES DE MAISON, MAÎTRESSES D'ÉCOLE, 17,50\$
- TRAVAILLEUSES ET FÉMINISTES, 17,50\$
- TERRE DES FEMMES, 14,95\$
- LA LITTÉRATURE INTIME DU QUÉBEC 12,95\$

Nom

Adresse

..... Code postal

RAS

LE VERRE

par *Charlotte Boisjoli*

Enfin, une fourmi dans ma margarita! Merveilleux prétexte pour ne pas boire cette horreur. Vous pensez peut-être que j'aime les margaritas? Eh bien non! Pas du tout! C'est d'ailleurs peu de dire que je ne les aime pas....J'aguis ça. c'est bien simple. Si j'en ai une devant moi, c'est que mon tchomme me force à prendre ce liquide abominable. Pour l'insignifiante et quêtaine raison que je m'appelle Marguerite. Il est près de moi, il attend. Attend que je boive. Ma margarita jusqu'à la lie.

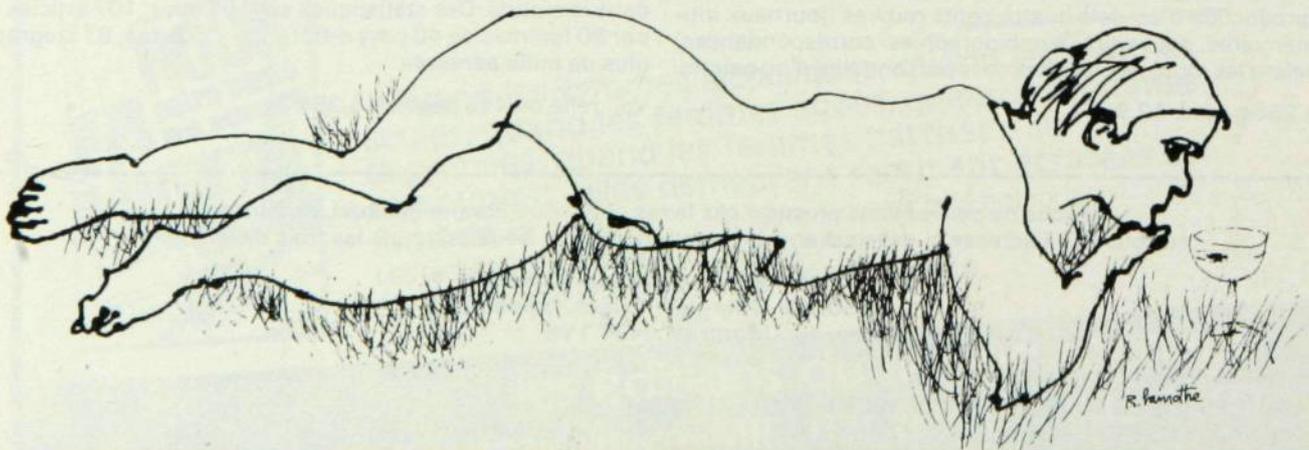
La fourmi se promène et se soûle de cette infecte tequila, se gave de l'agave. Crème de répulsion, striée du jus de l'acérbe citron, la crampe saisit l'intérieur de mes joues rien que d'y penser; et le sel! La fourmi s'agrippe à la paroi rugueuse, desséchante, stridente du goût, âpreté râpeuse et sèche, aigre sensation de perce-oreille, incisive trouée dans la souterraine chair, rétrécissement de la langue, à force.

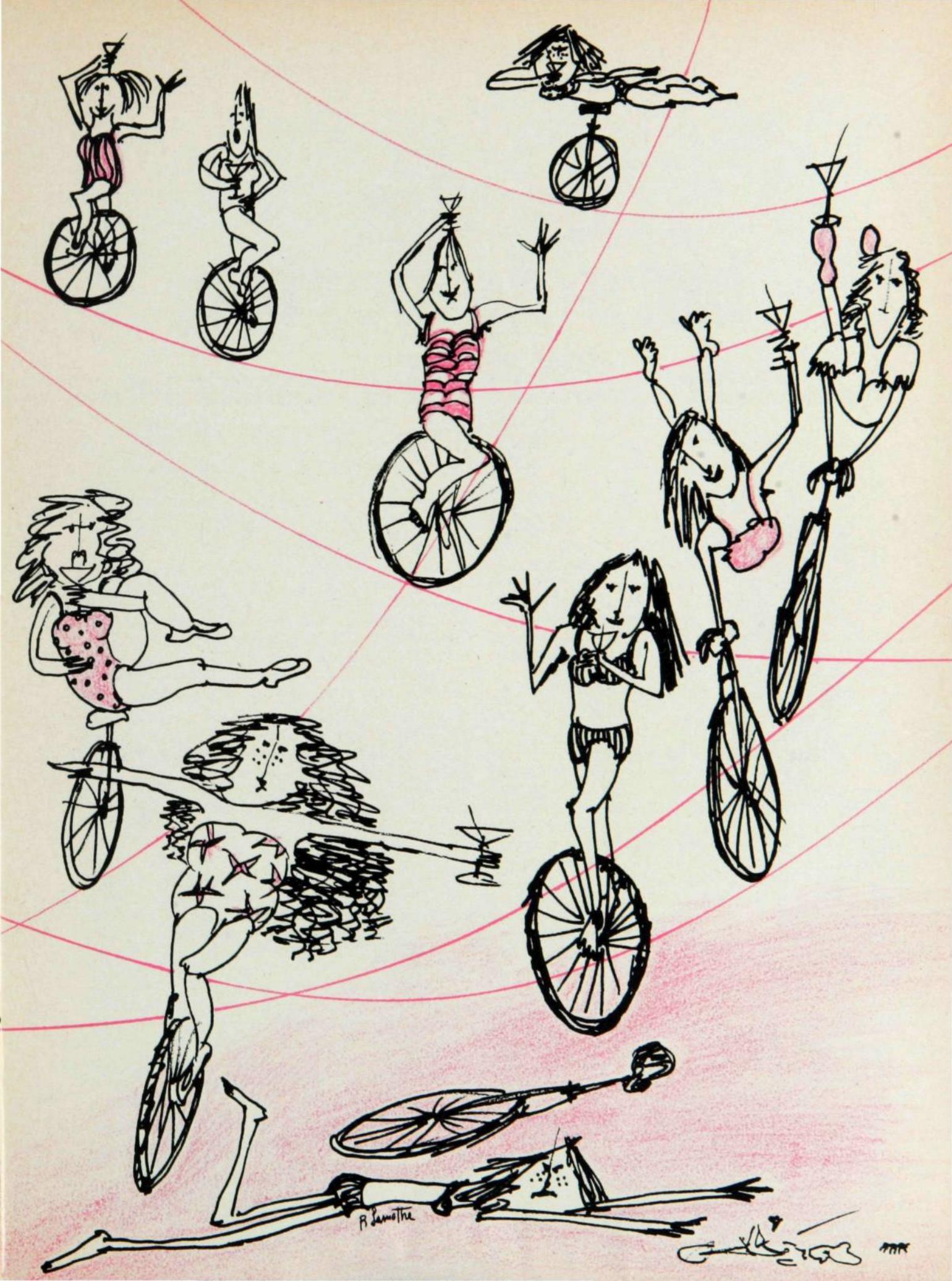
Mon tchomme attend. Il glisse vers le verre un regard oblique, premier avertissement. La lèvre pincée prend

son départ pour la menace. Soudain je sens en moi sourdre l'éclatement. Elle fleurit la marguerite, toutes feuilles, tous pétales dehors. Dressée sur ma tige, je me rebiffe enfin. Je me tourne vers lui, l'oeil brûlant d'étincelles, et la voix frémissante, je dis: «Non, je ne la boirai pas! J'en ai jusqu'au bord du bord de tes caprices, du fléau, du licou, du joug, du timon, de la chaîne, entrave ou travers, garrot (où est-ce que je prends tous ces mots-là, faut-il que j'en aie plein le casque!), j'en ai ras le verre!» Compatissante fourmi qui, par sa masse, a fait déborder la goutte. Chère et précieuse goutte! Je me lève, toise l'homme dont je viens de me détacher d'un coup. Je repousse ma chaise et me mets à courir...

On dit d'elle partout:

«Une fourmi flottait dans sa margarita...
L'acide formique piquant et corrosif
Jeta sur son amour un liquide érosif...
Notre estime et nos voeux elle se mérita.»





P. Samothe

Handwritten signature and date '1977' in the bottom right corner.

Garder hors de portée des enfants

par Chrystine Brouillet

Hier matin, j'ai dit à Mélanie Hunt que Charles ne viendrait jamais vivre chez nous. Elle a ri (elle rit tout le temps pour rien) puis elle m'a dit que ma mère l'avait dit à la sienne. Qu'il déménagerait au mois de septembre et qu'il m'enverrait dans un couvent parce que je suis trop difficile. D'abord ce n'est pas vrai, je ne suis pas difficile. Et je n'irai pas au couvent. Jamais. Mélanie Hunt est une menteuse.

Charles me prend pour un bébé! La semaine dernière, nous sommes allés au restaurant, moi, maman et Charles. La serveuse a demandé si l'enfant prenait un menu spécial. L'enfant! C'est lui qui a parlé de moi comme ça. Et il a répondu: «Notre petite Caro mange bien, vous la servirez comme nous.» Notre petite Caro!! D'abord je ne suis pas sa Caro. Encore moins sa petite. Et en plus, je déteste qu'on m'appelle Caro. Ça fait bébé et mon nom est Caroline. Mais lui, Charles, ne m'appelle jamais Caroline. Ce n'est pourtant pas compliqué à* retenir! Je pense qu'il fait exprès. Il n'arrête pas de répéter qu'il est si content de me connaître, qu'il aurait toujours voulu avoir une petite (encore!) fille comme moi, qu'il adore les filles parce que c'est plus doux que les garçons. C'est faux et il va s'en apercevoir bientôt. Il paraît aussi que nous sommes plus propres. Charles est maniaque de la propreté. «De l'hygiène, de l'hygiène» radote-t-il. J'en ai assez de son hygiène. Il faut toujours se laver les mains avant de manger et se brosser les dents avant et après les repas. Moi, je trouve ça complètement idiot; à quoi ça sert de se laver les dents si c'est pour les salir en mangeant? J'ai essayé de lui expliquer mon point de vue mais il m'a affirmé que je comprendrais plus tard. Chaque fois qu'il ne sait pas quoi dire, Charles répète que je comprendrai plus tard.

Pour aujourd'hui, je ne comprends pas ce que ma mère lui trouve. Mon père est bien mieux. Il y a deux

ans, maman m'a dit qu'ils ne s'entendaient plus, elle et lui, et qu'ils devaient se séparer. Que ça n'avait rien à voir avec moi, qu'ils m'aimaient tous les deux autant. Je pense qu'ils devraient encore essayer de s'entendre. C'est ce que maman me dit toujours quand je joue avec Mélanie Hunt: «Essaye de t'entendre avec, elle est gentille Mélanie.» Papa aussi est gentil. (Plus que Mélanie.) Alors maman pourrait s'entendre avec. C'est ce que je veux pour ma fête: que papa revienne ici.

Ma fête c'est dans dix-sept jours: le 23 juillet. J'aimerais qu'on fasse un grand pique-nique, tous les trois avec des fraises à la crème pour dessert. D'abord, papa et maman ne se chicanent plus. Avant ils criaient quand ils se voyaient mais maintenant ils parlent tranquillement. Alors pourquoi ne reviendrait-il pas?

Si Charles s'imagine qu'il va prendre la place de papa, il se trompe!

J'ai dit à maman que je n'aimais pas Charles. Plusieurs fois. Elle m'a raconté que je ne le connaissais pas. Qu'on ne peut pas détester quelqu'un que l'on ne connaît pas. D'attendre un peu. Je verrais qu'il est bon. Bon en quoi? En biologie d'accord mais c'est normal, il est biologiste. Ensuite? Il est bon dans l'ordre. Il fait beaucoup de ménage. C'est toujours lui qui passe l'aspirateur et il n'habite même pas ici. Mais presque. En tous cas, beaucoup trop. Il mange toujours ici sauf le vendredi parce qu'il joue au tennis à sept heures. Il dort ici. Il fait son lavage ici. Heureusement qu'il travaille sinon il serait sans arrêt à la maison.

Ça lui arrive aussi de voyager: il part trois, quatre jours en congrès. Dans d'autres villes. Il me rapporte des cadeaux. Il faut le dire vite! Moi, ses cadeaux, je les trouve idiots. C'est toujours une poupée ou du papier à lettres. À qui pense-t-il que je vais écrire? Je n'aime pas

écrire, j'aime mieux le téléphone. Sauf à Noël où il m'a donné une montre au quartz. Elle est plus belle que celle de Mélanie et elle donne la date et les secondes.. Les chiffres sont très jolis et il y a une mini-lampe de poche dedans; on peut voir dans le noir. Je lis mes bandes dessinées la nuit dans mon lit même si j'ai trop chaud parce que je mets les couvertures par-dessus ma tête. Avant, mon père venait me border. Charles a essayé une fois mais j'ai fait semblant de dormir. Je suppose qu'il aurait voulu me raconter une histoire de princesse délivrée par un prince charmant. C'est les seules histoires qu'il connaît. Je n'ai rien contre les princesses et les princes mais c'est toujours la même chose. Je préfère Gaston LaGaffe. Il a des idées terribles! J'ai demandé une mouette rieuse pour ma fête mais maman ne veut pas. Elle dit qu'on ne peut pas garder ça dans la maison. Charles a ri et m'a raconté que ces oiseaux-là transportaient plein de microbes et puis qu'est-ce que je ferais avec une mouette? J'avais envie de lui dire qu'au moins elle, elle m'amuserait. Je n'ai pas répondu. Je ne lui parle pas tellement. Juste quand je suis obligée. J'ai hâte d'être débarrassée de lui. Au début je voulais mettre du ... je ne me souviens plus du nom; maman en avait mis dans les armoires de la cuisine quand elle avait eu des cucugides. Mais elles n'étaient pas toutes mortes et il a fallu peindre par dessus. Pourtant c'était un produit super-fort. Ça prend des super-produits pour tuer les cucugides. Parce que les cucugides résistent à tout. Il paraît même qu'elles peuvent manger du plastique et du papier d'aluminium!

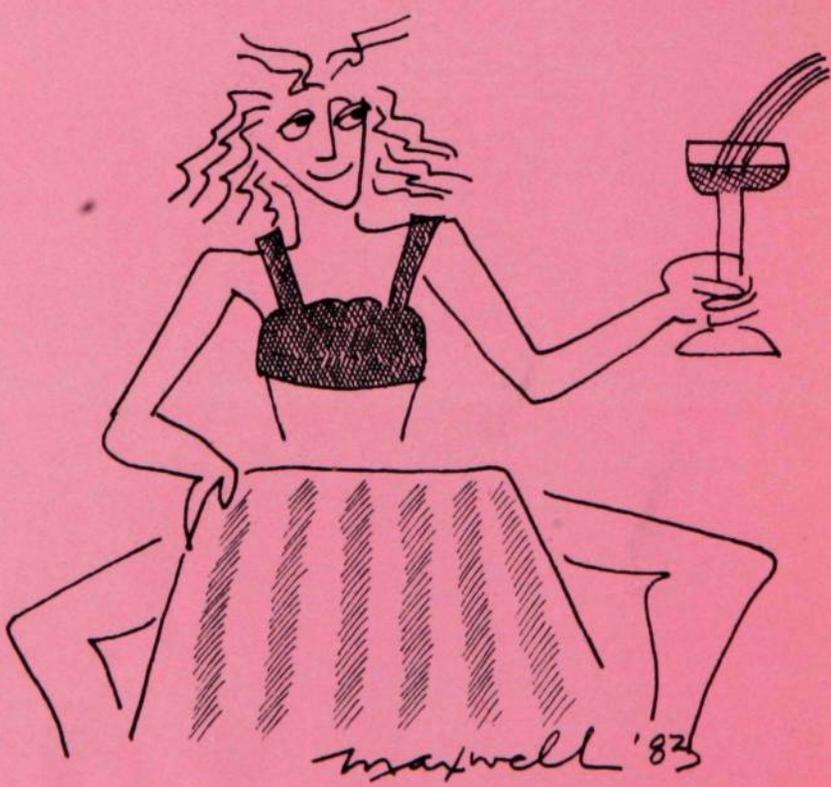
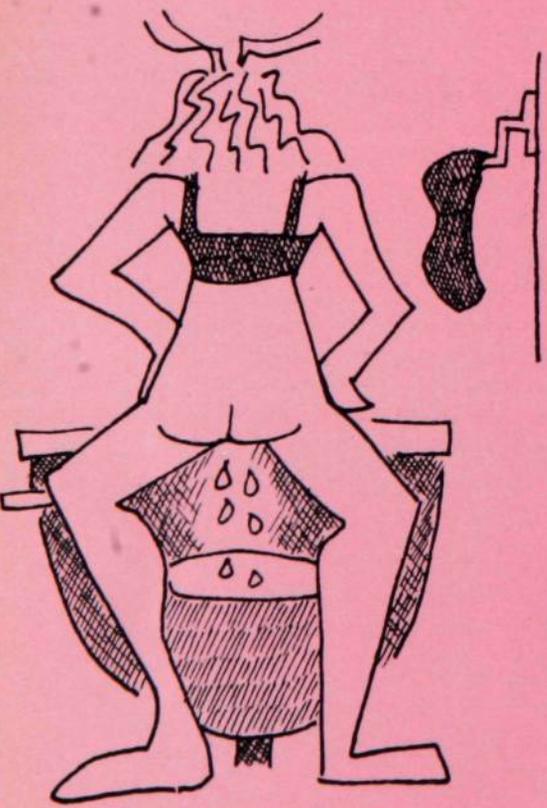
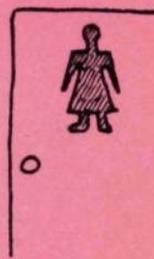
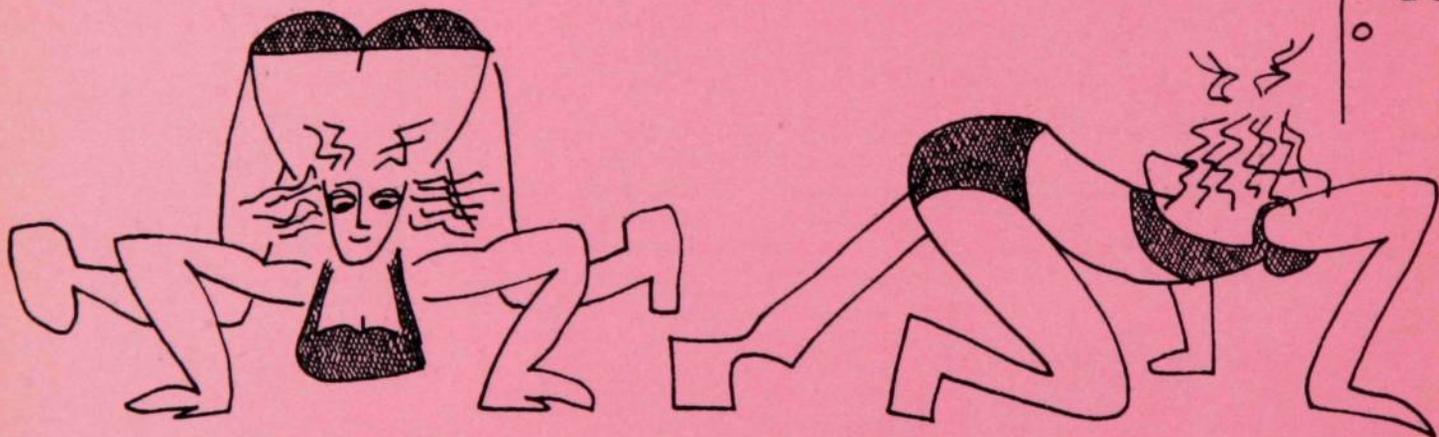
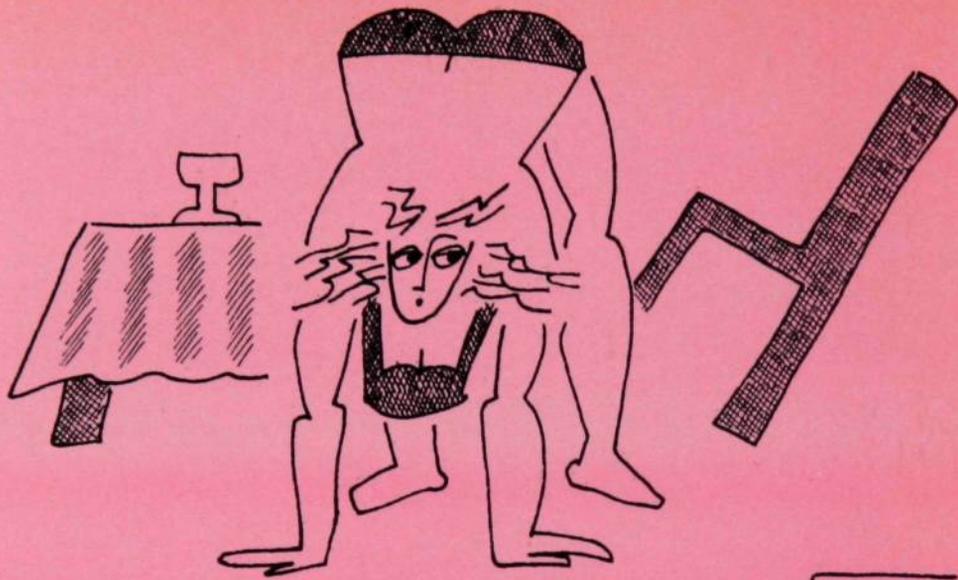
Quand maman a mis du garbaryl sur ses rosiers je lui ai demandé pourquoi (au fond je le savais mais je voulais être sûre); elle m'a montré des pucerons: «Tu vois, ils attaquent mes rosiers; ils veulent manger le coeur des fleurs. On ne peut pas les laisser faire.» «C'est

fort ton truc?» «Oui. Ça devrait les détruire tous.» J'ai attendu que maman ait fini de saupoudrer son produit, je la regardais par la fenêtre de ma chambre puis je suis descendue et je l'ai accompagnée au garage pour voir où elle rangeait le garbaryl. La preuve que je ne suis pas un enfant c'est que c'est écrit sur l'étiquette **GARDER HORS DE PORTÉE DES ENFANTS** et que la poudre blanche est à ma portée, dans la première armoire du haut. Si j'étais un bébé, maman l'aurait mise ailleurs. Pendant qu'elle préparait le souper je suis allée chercher du garbaryl; j'en ai mis dans mon coffre à crayons. J'avais enlevé les crayons, bien sûr.

Tous les samedis soirs, maman et Charles boivent des margaritas comme apéritif. Ils s'assoient dans le jardin quand il fait beau et ils prennent lentement leurs cocktails. Je suis bien contente qu'ils boivent des margaritas parce que c'est jaune-blanc avec de la mousse. Quand je vais y mêler de la poudre, ça ne paraîtra pas.

Mais...

Une fourmi flottait dans sa margarita... Et Charles, si propre, jeta le cocktail (ainsi que le garbaryl). plaça son verre dans le lave-vaisselle et se refit une autre margarita. «Tout est à recommencer» se dit Caroline. Elle en voulait énormément à cette fourmi, cette petite fourmi qui avait tout gâché par sa gourmandise.



maxwell '83

LE DEVOIR d'écriture

par *Hélène Grimard*

«Agir selon soi c'est
presque invariablement tuer
autour. La place se fait en
déplaçant et retournant.»

France Théoret

lundi le 10

Rencontré Isadora Duncan dans un bar par hasard, je ne crois pas au hasard, j'ai dit bonjour je m'appelle Iov Kounzt. je suis une chimiste russe aux mains rouges et je vous aime depuis longtemps vous savez, elle a dit ah vous aussi ? j'ai dit oui mais ça fait rien une de plus une de moins.

C'était un lundi bien ordinaire pourtant et la neige même mouillait, un lundi plate et gris mais la neige comme un espoir de dentelle mangeable, elle regardait la neige elle aussi, comme un souvenir de Russie ? pardon. URSS Isadora.

Elle avait les yeux cernés Oh et le regard alcoolique, comme quelque chose d'elle qui fondait des prunelles. comme quelque chose d'elle qui se liquéfiait malgré elle. et ça coulait blanc mauve de ses beaux yeux de feux violets. je savais. je savais oh je savais bien d'où ça venait, elle avait comme une fissure, elle était née comme ça qu'elle disait, avec une fissure, elle disait je sais bien que tout le monde en a une mais la mienne mais la mienne oh elle était mienne et j'ai plongé dedans folle jusqu'au vertige, les voitures passaient derrière la vitre, indifférentes aux fissures, ils écoutaient CBF. ils écoutent tous CBF vous savez? oui. je sais, rien n'a changé finalement, non. rien.

mardi le 11

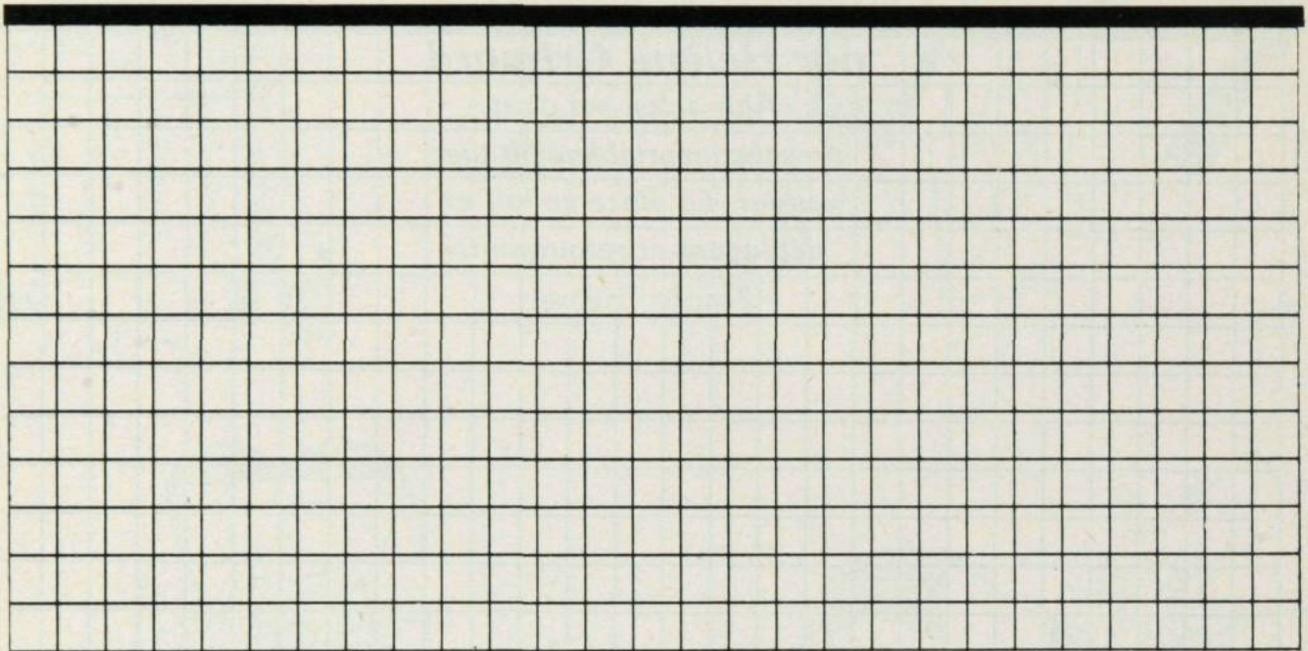
j'habite un troisième lumineux, c'est un laboratoire secret haut perché sur la ville, n'y entre pas qui veut.

il neige encore mais c'est presque du solide cette fois, j'ai décidé d'écrire à Isadora. quand même, elle avait l'air si triste l'autre jour au Faubourg, il faut bien que je lui dise que je lui dise chère Isadora il ne faut pas désespérer vous savez il y a comme une mafia qui se crée, on a beau être des Terriennes singulières il faut bien vous le dire, si je vous écris c'est qu'on a besoin de vous autant que de nous c'est clair : j'ai vu parfois justement quand les nuits sont très claires : la pleine lune oui. «strange phenomena» dirait Kate Bush.

il y avait une drôle de planète noire qui planait sur mon ciel, (j'ai un petit balcon sur le boulevard d'où je domine les toits de brique rouge, c'est très pratique d'ailleurs pour ma mégalomanie ma phobie ma paranoï mes manies le package-deal de mes folies.) bon. je disais j'ai vu une planète noire.

je l'ai vue moi je n'ai pas avisé le *Journal de Montréal* parce qu'ils sont pleins de saboteurs professionnels, quand je vous parle de mafia, eh bien on en a une nous aussi chère Isadora. il ne faut pas désespérer vous savez, ça bouge, ça bouge comme la planète noire que j'ai vue. je l'ai baptisée Iova, la planète. et toutes celles dedans. oui. et je l'ai étudiée toutes les nuits de lunes pleines d'après avant. sa substance : de l'énergie pure. vous dedans, ce n'est pas étonnant. et les autres toutes les autres. il y a toutes dedans. toutes celles qui. veulent. vivre. et plus encore : nous aussi qui sommes L.A. oui bien L.A. tu t'appelles Iova : moi aussi. je m'appelle Iov Kounzt aussi. je te l'ai dit.

(stop au juke-box and dig it : i dit it i dit it i dit it i dit it i did i.)



G E M.

j'ai dit moi aussi.

note : le serveur n'était pas très gentil ce jour-là, comme repoussé par nos auras rouges peut-être? il tournait alentour, comme s'il ne voyait pas qu'on avait soif, mais je sais comme toujours : nous devons avoir l'air imbuables, à ses yeux à lui. les fissures et rouges en plus ou blanches surtout les fissures à néon sont toujours imbuables, et celles qui osent les afficher sont tenues quelque part à l'écart, c'est classique.

elle a disparu dans la foule de rue. je ne l'ai pas revue, mais je pense à elle très souvent.

ça me supporte.

mercredi le 12

rencontré Gertrude Stein par hasard dans un bar. c'est clair.

j'ai dit bonjour je m'appelle Iov Kounzt. elle a dit bonjour et elle a rajouté a rose is a rose is a rose is a rose vous savez.

j'ai dit oui.

connaissez-vous Iova ?

elle a dit oui bien sûr qu'est-ce que vous croyez ?

j'ai dit rien c'est connu

elle a dit c'est très bien moi non plus

mais je compte.

moi aussi.

Money Monkey.

dimanche le 21

revu Is. pas d'hasard, et même bar, même bord.

note mémoire :

une fourmi flottait dans sa margarita, petite corps noire satine lisse aux reflets lumines bleus / petite corps moire douce flottait lasse en ce jaune laiteuse de la margarita / autour sur tout le blanc du sel blanche gelle comme aura douce douloureuse étoilée trouée.

petite corps flottait flottait dos au jaune / flambe blanche / pattes étirées désespèrent / suppliante le : la ciel de l'accueillir.

et nous la regardions Oh la regardions intensément si / nous / la regardions Oh regards mauves charbons doux la regardions regardions Oh regards d'ions.

À l'aube aujourd'hui un cadavre de bébé araignée dort douce Kome vie volante ce matin sur mon oreiller.

Mandarines Mandarines

Oh tous : toutes Mandarines Mandarines sonnez sonnez les Matines !

Is est rentrée, soulagée épuisée vidée lissée relissée heureuse nouvelle

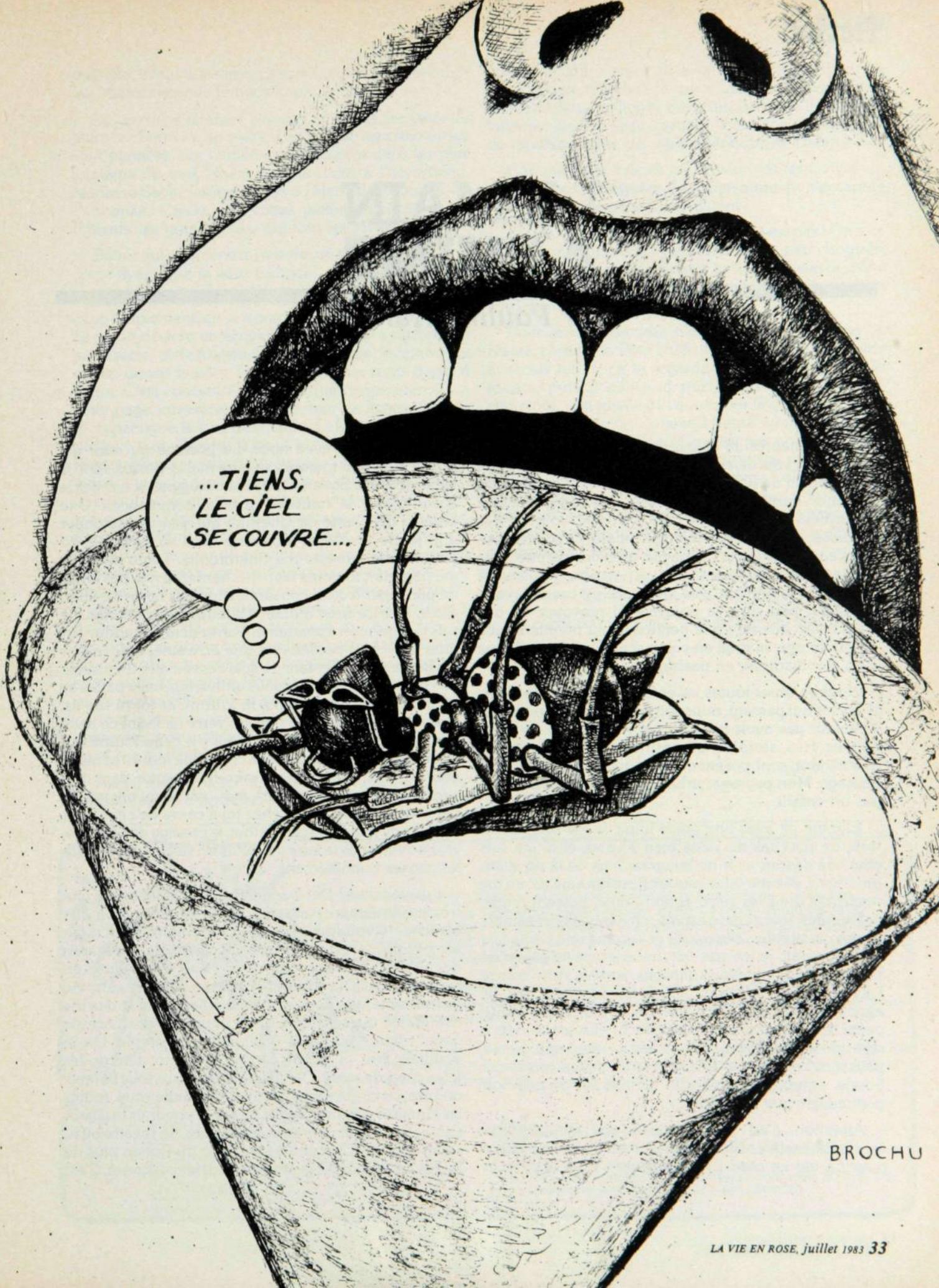
je m'appelle Iov Kounzt.

nous sommes une chimiste russe aux mains rouges.

Sol aux lèvres : la

do ré mi fa

si : do



...TIENS,
LE CIEL
SE COUVRE...

BROCHU

LA MAIN À PLUME

par *Pauline Harvey*

Trois heures de l'après-midi rue Saint-Hubert...je m'en vais déjeuner dans un petit restaurant pas cher au coin de Roy...elle passe... elle vient doucement vers moi...dans sa jupe en coton... ses longs cheveux ébouriffés... une jupe en coton un peu courte... des sandales...ce sont les premières sandales du printemps... elle s'en vient, incertaine, fragile, un peu indienne... elle me regarde vaguement, elle va peut-être me sourire cette autre femme qui s'en vient, elle est toute ouverte et légère, peu sûre, je pourrais lui renvoyer un oeil d'assassin... elle est toute petite dans sa première robe du printemps, sa robe en coton si folle... je l'enveloppe d'un grand sourire en passant.

Nous sommes toutes les enfants de ces petites filles rêveuses qui passent, nous sommes toutes leurs mères, il ne faut pas avoir peur de ces mots-là, ce sont des choses très simples et naturelles. Des femmes, maintenant, sont posées comme des fleurs, dans mon paysage. Mon paysage...urbain...si l'on veut. On ne bat pas un enfant.

Elle me dit avec une petite lippe, je me suis fait un trou, un petit tas de paille bien à l'abri, et je me suis couchée dessus, et je ne bougerai plus de là ad vitam aeternam, elle me dit quelque chose comme ça, en me regardant dans les yeux, et entre nous passent toutes ces années, une sorte d'estime, on a travaillé ensemble toutes ces années, elle me dit ça comme une petite fille qui bouderait, je me suis fait un tas de paille et je n'en bougerai plus, na! Nous dansons, serrées l'une contre l'autre, elle dit mais tu aimes les femmes, toi? Ils appellent ça un slow. Ils pensent que nous avons là une petite prime de jouissance cachée. Et moi, je me mets à rêver de la bercer au coin du feu, comme une grosse paysanne, un soir de fête, je prendrais ma toune qui boude métaphysiquement, la faire sauter un peu, son petit cauchemar de môme.

Attention, c'est une écrivaine, une auteure, une artiste, la preuve, elles m'ont demandé une nouvelle pour *La vie en rose*. On est «flyées», on a la cote, la

mode, la police avec nous. Le prestige du nom qui publie. Ça vient toujours se faire mal là-dessus. Moi, je viens de lire le Sollers tellement misogynne, je n'ai pas le coeur à finir la nouvelle que j'ai commencée. Une histoire de Chatte de Cheshire qui s'en va espionner une jeune Duchesse écrivaine dans sa piaule à 20 piastres par semaine rue Sherbrooke. Toute nouvelle me paraîtrait toujours trop méchante. Je n'ai pas envie de participer à cette consommation des corps de filles. Alors, lectrice mon amour, s'il te faut une histoire... je suis là dans mon appartement un et demi... étendue sur mon lit...je suis censée être une écrivaine, et je le suis d'ailleurs probablement, je suis censée être un insecte de l'écriture, le bête aux mille griffes, aux mille pattes au milieu des feuillets épars, la fourmi, et toi tu me lis, et si on suppose que tu bois un verre en lisant ce texte quelque part au milieu de l'été il y a cette fourmi qui flotte dans ta margarita tout à coup, une fourmi se met à prendre ton temps, elle s'introduit jusque dans ton verre, et cette fourmi c'est moi, parce qu'on me l'a demandé, je suis entrée chez toi à cause de ce maudit masque de fourmi passe-partout, le prestige de l'écriture, et je ne veux pas te faire mal alors on va essayer de faire les choses honnêtement.

Les vedettes? Des banquiers. Je voudrais être une très vieille femme, une très vieille sorcière douce et blanche, je voudrais être une grand-mère déjà, il me semble que ce serait plus facile d'écrire. Je te raconterais des histoires à te faire rouler à terre de rire, je te dirais en le pensant qu'il n'y a rien sur cette terre et dans cette vie qui puisse te faire peur, et que nous t'aimons. Je rate ma carrière, je me sens déjà mûre pour une existence de grand-mère, tout serait tellement plus simple. Ou je voudrais être ta grosse fermière et rien d'autre, les tchommes de santé. Ou un train électrique, folle femme, ou bien un cirque pour toi, avec la grande roue, toutes les lumières, les montagnes russes, je voudrais te laisser t'amuser indéfiniment dans mon bazar, un théâtre où tu serais tous les Cids et tous les Fous du Roi en plus de toutes les Reines d'Egypte avec tous les costumes. C'est

possible, il faut le penser, penser qu'on n'a encore rien vu. Mieux ceci que le nucléaire.

Les grandes femmes blondes et naïves, les yeux de pain, les femmes de sucre à la crème, les chanteuses sont plantées aux lumières multicolores dans les plus lointains de mes Noël, femme-sapin à l'accordéon, Madame Sapin, les marquises ou Maria de Roberval, de Péribonka, Cécile, aux robes pleines d'histoires, de brillants, les grands chats qui font les réveillons.

Bébés qui ont mené le monde, on me passerait sur le corps avant que je vous trahisse!

Comment expliquer, comme une adolescente sincère, simplement, en se trompant, en délirant, expliquer ce qu'on devient en écrivant. D'abord il y a réellement cet insecte, cette fourmi, la main à plume, la femme au milieu de ses feuilles, les cent, les deux cents pages à écrire. C'est concret, il n'y a pas que l'inspiration, il y a cette page, concrète, à remplir, tant de lignes, tant de mots par ligne, le livre très matériel à faire, tant de pages par jour, tant d'heures la page, le travail rigoureux de la fourmi. Mais il y a aussi un étrange devenir social, une autre bête, je l'appelle la consule. C'est l'animal public, la personne à qui on téléphone pour un texte, une correction d'épreuves, un spectacle, une interview. C'est la fourmi dans son caractère social, dans la fourmière, la grande machine de production. Cette consule, on sent bien, c'est l'animal qui fait chier tout le monde, ici, il vient s'écraser quelque chose du désir, il y a une peine, une perte, les consuls font pleurer, sont à brailler, je l'ai dit les vedettes sont des banquiers, ils surcodent, ils accrochent sur leurs corps des petits flux de désir qui sans eux s'écouleraient normalement. Ils sont l'arrêt, la coupure, là où c'est retenu, où ça bloque, où ça vient s'effouèrer, le sale nom, la petite fortune, là où tout le monde est anonyme et ma foi pourrait s'en contenter, le despotisme du Nom. Tel est aussi l'écrivain dans nos sociétés.

Alors? Cesser d'écrire? Désirer l'anonymat? Moi je n'arrêterai pas d'écrire et j'aime qu'on me lise. À moins

qu'on me convainque de la vanité de cette entreprise. Par exemple, pendant la grève...des centaines d'interventions dans les lignes ouvertes, des voix de partout, inédites, souterraines, crevant la surface des discours de représentation. La vraie littérature, le Théâtre.

Comme vous haïssez les écrivains et les écrivaines, comme vous la détestez, cette personne qui s'accapare le micro, la scène, quel trip d'égo!

Et si vous l'aimez c'est pire, l'affaire est pire! On s'en retournera toujours un peu blessée, un peu choquée, un petit bobo, dans la distance entre la salle et la scène quelle grossièreté! Vedettes-goujats! Sale petite starlette goujate méchante!

Pour écrire il faudrait n'avoir pas de corps, pas de réalité, comme le Père Noël: il travaille dans son usine avec ses lutins, ça le regarde s'il aime fabriquer des jouets, puis il descend porter ses affaires par la cheminée, son travail de l'aimée par la cheminée, et on ne le voit jamais. Qui a jamais pensé à reprocher quoi que ce soit au Père Noël? Ce n'est pas un personnage frustrant, et pourtant c'est un personnage public. Je vais finir en Père Noël, je sens ça. Comme Tolkien. Je suis déjà un très vieux Monsieur. Je leur écris des bandes dessinées, je trouve qu'on a assez parlé de la mort. Je ne voudrais pas contribuer à marquer l'imaginaire des générations futures avec ça.

-Hé, ma petite Duchesse, fais bien attention, c'est cette fourmi qui flotte, dans ta margarita!

La conclusion? Mais il faut arrêter l'alcool!



Pour répondre à cette question et guider les parents dans la recherche d'un service de garde, l'Office des services de garde à l'enfance offre un guide-répertoire dans lequel vous trouverez les nom, adresse, numéro de téléphone, statut juridique et nombre de places des agences de services de garde en milieu familial et des garderies dans toutes les régions du Québec.

On vous y suggère également quelques pistes qui vous permettront d'évaluer convenablement les garderies que vous visiterez, compte tenu de vos besoins et de ceux de vos enfants.

Vous pouvez consulter le guide-répertoire «Où faire garder nos enfants?» dans les centres locaux de services communautaires (C.L.S.C), les départements de santé communautaires (D.S.C.) ou vous le procurer à:

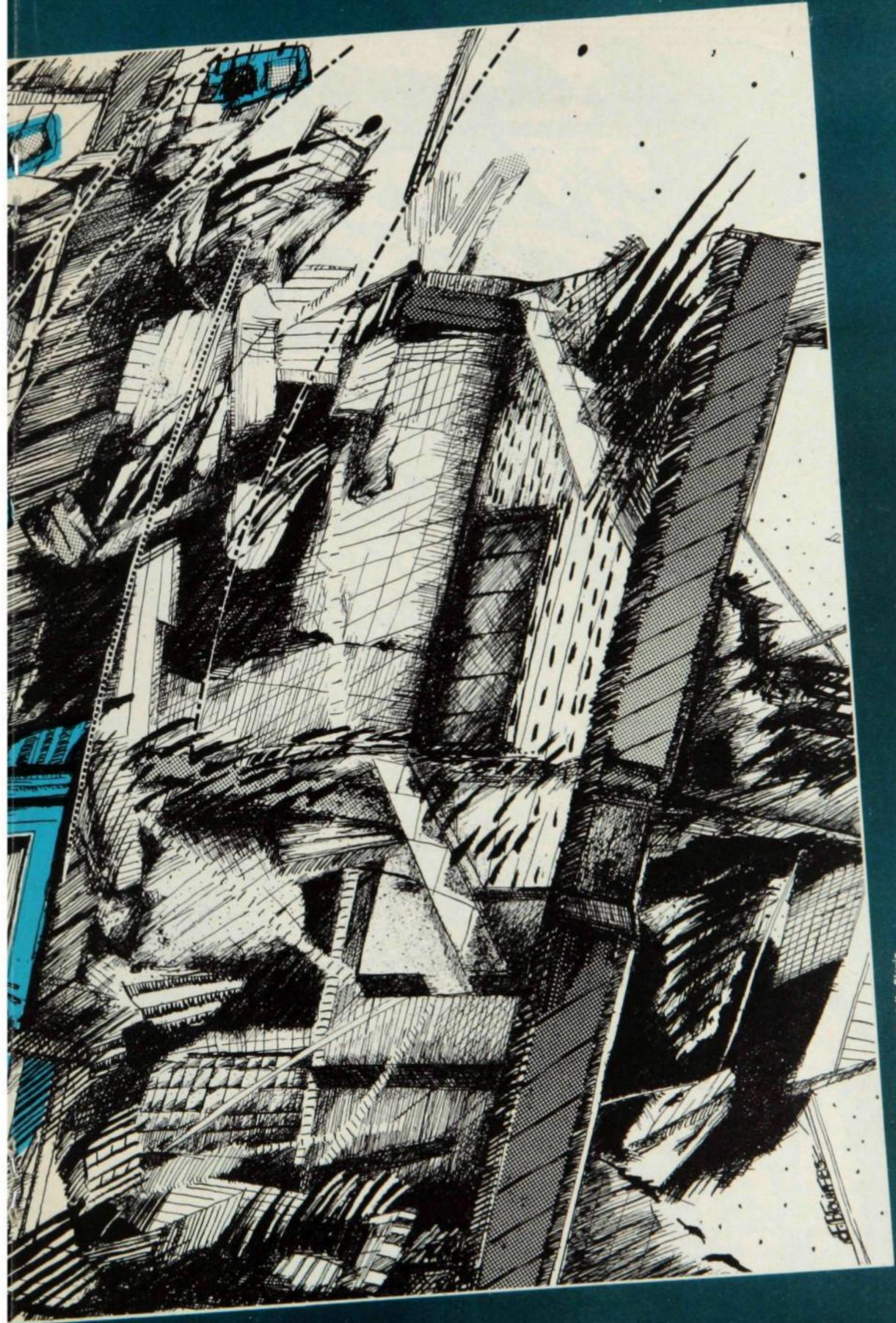


Gouvernement du Québec

Office des services de garde à l'enfance

201, place Charles-Lemoyne, 3e étage. Longueuil, QC J4K 2T5
Téléphone: (514) 670-0920 ou 1-800-361-7060





«Une fourmi fictive dans sa margarina» • Danielle Blouin



AUTOBIOGRAPHIE

D'UNE FOURMI

par *Mary Meigs*

«**E**st-ce que chaque vie mérite une autobiographie? La mienne itou?» J'oublie où j'ai lu ces mots qui m'ont donné le courage de parler de moi-même, moi la minuscule. Car par une erreur de transmission, ma grande âme rebelle - je suis scorpion ascendant verseau - est née dans un corps de fourmi. Essayez d'imaginer, s'il vous plaît, votre propre âme emmitouflée dans un uniforme noir serré à la taille par un corset qui coupe le souffle. Imaginez aussi une dure vie de travail, dans une société totalitaire. Menacée par le fouet des fourmis soldats, j'ai fait des choses honteuses; j'ai participé à des rafles, j'ai accepté d'être entretenue par des esclaves, des soeurs fourmis, pareilles à moi, sauf qu'elles appartenaient à une autre race. Oui, j'ai connu le racisme! Il n'y a rien de très original dans notre racisme: nous n'aimons pas celles qui sont différentes et cette différence nous autorise à les subjuguier ou encore à les dévorer. Finalement, à force d'être fourmi on se comporte en fourmi. Et vous autres, vous les cannibales, est-ce que vous ne vous comportez pas comme des êtres humains? Je m'excuse, mes mauvais souvenirs m'ont dépouillée de manières.

Pouvez-vous m'entendre, essayer de comprendre mes souffrances? Et puis, vous réjouir de la victoire d'une fourmi féministe... Ou bien, préférez-vous penser que quand on a connu la liberté et la joie dans sa vie humaine on mérite ensuite de vivre comme les rouages d'une machine! Dans le fond, peut-être que je n'étais pas assez libre, que je gardais mes petits côtés puritains, mes secrets, mes réserves. Nous savons que les insuffisances peuvent être punies autant que les excès. Je sais cependant que grâce à cette étincelle humaine que j'avais gardée dans mon âme forcément rétrécie, et aussi par la grandeur et la force de ma volonté féministe, j'ai pu faire quelque chose qu'aucune autre fourmi dans notre histoire n'a fait; que cela a radicalement changé ma façon de vivre et m'a donné une nouvelle indépendance. Car, si j'ai été complice, dans le passé, maintenant je pleure à chaudes larmes sur les fourmis qui ne pensent qu'à prendre des esclaves, à suspendre leurs propres soeurs, gonflées de miel, au plafond de nos maisons, ainsi que des réservoirs vivants. Ayant déjà vécu une vie humaine, il y a peu d'horreurs qui peuvent me surprendre... Je ne dis pas

choquer car je suis facilement choquée. Combien de fois ai-je protesté contre notre façon de traiter les termites, ces magnifiques, qui nous dépassent dans tous les domaines, sauf celui de la guerre, elles qui ont créé leur Taj Mahal, leur Empire State, qui sont aussi agronomes, ingénieures et ingénieuses. Dans ma prochaine vie je ne demande pas mieux que de naître termite; je pourrais en tous cas respirer plus à l'aise dans un corps plus large et je n'aurais plus cette taille de guêpe qui ressemble à l'étranglement d'un sablier.

Mais je divague. Je vais plutôt vous raconter comment j'ai brisé mes chaînes, comment j'ai fait face au fourmiarcas. Vous doutez que ce soit possible, n'est-ce pas? C'était pourtant bien simple: j'ai fait une grève de la faim, refusant d'être nourrie par mes esclaves. Après dix jours de jeûne j'aurais fait peur à ma propre mère: ma taille s'était réduite presque à zéro et mon abdomen noir, lui, avait l'air d'un pneu dégonflé. Autour de moi ce n'était que gémissements et lamentations, mes esclaves se garrochaient à genoux pour m'offrir des petits plats alléchants. Alors, j'ai dit d'une voix faible: «Soeurs esclaves, croyez que je vous suis reconnaissante mais je ne veux pas céder à vos prières. Je n'ai rien à vous offrir sauf...sauf la gloire de mourir avec moi pour cause de résistance au fourmiarcas!» Cette déclaration m'ayant coûté toutes les forces qui me restaient, je suis tombée presque inerte sur le coeur d'une de mes esclaves. «Nous mourrons avec toi!» ont crié les autres à l'unisson. Cela a déclenché un branle-bas général! Les fourmis de la Cour Suprême furent convoquées d'urgence et quel ne fut pas mon étonnement de reconnaître dans la voix de la présidente du tribunal du Banc de la Reine, celle d'une ancienne amante dans ma vie humaine! «Je vois que vous n'êtes dignes ni de jouer le rôle de maîtresse ni celui d'esclave, nous dit-elle de sa voix la plus sévère. Je vous condamne à vivre dans la forêt comme coupeuses de feuilles et fabricantes de compost. Dehors!»

Me prenant dans leurs pattes-brancards, mes soeurs me portèrent dans la forêt et m'étendirent tendrement sur un lit de mousse. Ensuite elles m'offrirent à manger des feuilles qu'elles avaient pris la

précaution de mastiquer. Quel snack! Ma guérison fut miraculeuse et instantanée. À partir de cet instant, nous avons vécu un militantisme sans faille. Avec mes soeurs j'ai formé un noyau féministe au coeur de l'armée des fourmis coupeuses de feuilles. Perforant des pancartes avec nos mâchoires dentées nous y avons écrit des slogans subversifs. Nous avons aussi formé des groupes de création: des écrivaines ont imaginé des phrases de ralliement qu'elles ont ensuite transcrites sur des feuilles. Nous les lisions et les clamions pendant nos courses à travers les bois. D'autres ont peint des bannières avec des sucus végétaux. Un jour, pendant une de nos marches, une de nos écrivaines a annoncé qu'elle voulait écrire une nouvelle flyée qui commencerait ainsi, «une fourmi flottait dans sa margarita». Le fou rire fut indescriptible! Mais d'abord je dois vous dire que dans notre émancipation nous avons osé pousser la culture du compost jusqu'à...la fermentation! Et que la margarita était devenue notre cocktail de ralliement. Oui, c'est le nom que nous avons donné à ce nouvel élixir pour narguer un peu les Alexander, les Tom Collins et autres Bloody César fourmiarcaux. Je n'entrerai pas dans le détail de toutes nos orgies; je laisse tomber un voile discret sur les amitiés, les amours nées de notre invention. Notre fameux cocktail nous inspira même une chanson de route, sur un air endiable de samba. Marna, marna, Margarita...

Cet air, nous l'avons chanté pendant nos grands banquets, réunies autour de tables couvertes de champignons et de gobelets de glands remplis à ras bords de margarita et ornés, bien sûr, d'une petite bordure de sel. À une de ces célébrations je me suis levée, un gobelet au bout de la patte; «J'ai une annonce à faire, ai-je dit. Dans un rêve, une femme tellurique m'est apparue. Elle portait un grand chapeau de feutre noir. «Je vous félicite, féministes-coupeuses de feuilles, m'a-t-elle dit. En découvrant la fermentation et l'ivresse de la margarita vous avez fait progresser notre cause. Maintenant, nous pouvons passer à la cérémonie des identités. Que chacune de vous choisisse parmi les grands noms féministes de tous les temps, de tous les continents, du pôle nord au pôle sud, une mammisoeur, sous-marine ou souterraine, ou aérienne, baleines-héroïne ou pingouine-impératrice et autres folles de Bassan, que chacune choisisse, même dans la race humaine, une mammisoeur.» Et alors, moi, dans mon rêve, j'ai vu des milliers de noms inscrits sur quelque chose d'aussi diaphane que les ailes de nos soeurs termites et qui s'envolaient toutes seules dans l'espace. Ce matin dans la forêt quand vous m'avez vue ramasser des ailes tombées et que vous m'avez demandé si c'était pour la fabrication de notre fameux compost, je ne vous ai pas répondu.» À ce moment, avec les yeux de mes soeurs fixés sur moi, j'ai ouvert mon mouchoir d'un geste triomphal pour lancer les noms ailés qui flotterent doucement dans l'air avant de descendre sur chacune des fourmis-soeurs. Joyeuses de nos nouvelles identités, nous avons vidé nos gobelets, rempli nos gobelets, encore, encore de margarita. et vidé et rempli...et nous avons fini par sauter en masse dedans en chantant notre samba de victoire. Alors, chères lectrices, la prochaine fois qu'une fourmi flottera dans votre margarita...

Elisabeth Badinter
ÉMILIE, ÉMILIE
l'ambition féminine
au XVIII^{ème} siècle



Mme du Châtelet, compagne de Voltaire et traductrice de Newton, Mme d'Épinay, amie de Grimm et célèbre pédagogue : deux figures de l'ambition féminine, deux destins prestigieux.

L'Analyse d'Élisabeth Badinter, auteur de **L'amour en plus**, nous conduit au cœur du 18^e siècle sans perdre de vue le présent actuel

Les éditions Flammarion
 en vente dans toutes bonnes librairies

Madame LILIE

par Alice Parizeau

Je ne sais vraiment pas pourquoi je suis toujours en retard, mais c'est ainsi. En réfléchissant bien je pense que ce travers a des justifications plus profondes. Voyez-vous, j'adore la vie tout en sachant confusément que chaque instant nous rapproche de la mort. A ma façon je m'efforce donc d'éloigner l'échéance par mes constants retards et de retenir ainsi, entre mes mains, la fuite du temps. Je déteste la mort, car c'est le point définitif, comme celui qu'on met au bout d'un texte. Certes, on peut en écrire d'autres, mais celui dont il s'agit en particulier est terminé. C'est irréversible!

L'existence, la mienne, la vôtre, la nôtre, continue, on peut la changer, l'infléchir, l'améliorer ou la détériorer et à cet égard chacun garde une infinie parcelle de pouvoir sur son propre destin. Et puis la vie a beau être difficile à l'occasion, elle n'en reste pas moins fascinante dès qu'on s'intéresse aux autres, à ceux surtout qui se considèrent comme des petits, des sans-grade et qui m'apportent souvent des idées que je n'aurais jamais pu trouver sans eux.

Jugez-en vous-même à travers l'histoire qui m'est arrivée il n'y a pas longtemps, au mois d'avril dernier, en cette matinée où comme d'habitude, j'étais en retard. En enfilant mon pantalon, j'ai constaté qu'une couture avait lâché, juste sur le côté. Je n'ai pas de machine à coudre chez moi, mais de l'autre côté du palier habite une dame que j'aime beaucoup et qu'on appelle dans l'immeuble madame Lilie, la couturière. Efficace, silencieuse et toujours souriante, elle est notre providence, à nous, les filles bien installées dans notre époque, où les vêtements n'ont plus la signification qu'on leur attribuait autrefois, quand ils étaient encore la preuve d'appartenance à une classe sociale, mais où on tient quand même à paraître sexy... Bref, sans réfléchir, j'attrape mon pantalon et je me rends chez madame Lilie qui justement est chez elle et me reçoit avec beaucoup d'amabilité.

Mais oui, c'est une affaire de rien. Je n'ai qu'à m'asseoir, grignoter un gâteau sec et, pendant ce temps-là, elle va reprendre la couture sur sa machine.

L'appartement de madame Lilie comprend une grande pièce, où il y a toujours un bouquet de fleurs sur la table, une chambre à coucher et une minuscule cuisine. L'ensemble est coquet et beaucoup plus accueillant que chez moi où le désordre règne. J'essaie de le lui dire, mais soudain je ne sais trop comment m'y prendre.

Pourtant madame Lilie, petite, boulotte, femme entre deux âges, n'a rien d'intimidant, mais ce matin-là c'est différent, parce que moi je ne suis pas bien dans ma peau. Forcément, ce qui m'arrive n'est pas particulièrement drôle. J'ai perdu ma place de secrétaire, j'en cherche une autre, je passe mon temps en démarches pénibles, car il n'y a rien de plus humiliant à mon avis que de chercher du travail. C'est comme si on s'offrait, s'imposait, face à des gens qui malgré leurs annonces dans les journaux ne semblent pas avoir envie de vous voir. Moi, en tout cas, je me sens une éternelle quémandeuse... Et puis il y a Gilles, sa façon désagréable de me traiter et mon amour pour lui. Malgré ses «bof...» désobligeants, je ne peux m'empêcher d'espérer, d'une rencontre à l'autre, qu'il sera un jour question entre nous d'amour. Brusquement, j'ai pitié de moi-même et un besoin irrésistible de me confier.

À la radio toujours ouverte en sourdine, une voix d'homme susurre une chanson romantique, des mots qui ressemblent à «... une fourmi flottait dans sa margarita», le soleil danse sur le bouquet de fleurs posé sur la table, madame Lilie me tourne le dos et la machine à coudre ronronne doucement. J'ouvre la bouche mais c'est elle qui, contrairement à son habitude, se met à parler.

- «Je suis contente de vous avoir ici, dit-elle. Voyez-vous, pour nous, c'est un anniversaire aujourd'hui et tantôt je vais aller prier à la synagogue. Il y a justement quarante ans qu'on assassinait ma famille dans le Ghetto de Varsovie. Ma mère, mon père et mes frères étaient déjà tous partis au camp d'extermination. Ce jour-là j'étais seule avec David, mon fiancé. Nous, on a décidé de mourir debout. Les maquisards polonais sont venus par les canalisations souterraines, car le Ghetto était entouré d'un mur, gardé par les Allemands et personne ne pouvait ni entrer, ni sortir. Vous ne pouvez pas comprendre cela, vous, vous êtes née ici... Imaginez qu'on vous enferme dans le Vieux-Montréal et qu'on vous empêche de sortir. Imaginez qu'il y a des cadavres dans les rues et que personne n'a plus la force de les ramasser. Imaginez que vous avez faim et soif, qu'il n'y a ni eau courante, ni électricité et que vous, vous gardez quand même le goût de vous battre et de venger les vôtres.»

Gênée, je me tais et je fixe une fourmi qui remue dans le bouquet de fleurs pour ne pas croiser le regard

de madame Lilie qui se retourne, me dévisage, puis se penche à nouveau sur la machine à coudre. Un soupir, un silence et à nouveau un flot de paroles simples, qui évoquent pourtant une réalité lointaine qui me dépasse.

- «David et moi nous avons reçu deux revolvers et une grenade. C'est avec ça que nous nous sommes défendus contre les officiers de la Gestapo qui montaient dans les escaliers, puis nous sommes sortis par la fenêtre, nous nous sommes glissés le long de la gouttière et nous avons rejoint les autres jeunes qui, comme nous, voulaient tirer jusqu'à la dernière cartouche. Autour, les maisons brûlaient, les bombes explosaient et la fumée cachait le ciel. Nous avons l'impression d'assister à la fin du monde, mais ce n'était pas vrai. Le monde s'en moquait, il n'y avait que nous qui vivions nos derniers instants. C'est bête cette façon que nous avons de croire que nos drames sont aussi ceux des autres et qu'une fraternité lie les humains. La fraternité cela existe quand on a tout et quand on peut crier et se plaindre, mais là-bas, dans cet enfer du Ghetto de Varsovie c'était autre chose. Quand à côté de moi David est tombé, David que j'aimais plus que ma vie, je n'ai même pas pleuré. Plus tard, par contre, quand j'ai tiré ma dernière cartouche, je me suis mise à sangloter de honte et de désespoir. Depuis, je n'ai jamais cessé de prier pour le repos de David et je lui suis fidèle. Je ne me suis pas mariée. Je ne pouvais pas trahir David et le tuer une deuxième fois, en effaçant en moi son souvenir à l'aide de la présence de l'autre. Pouvez-vous comprendre cela?»

J'étais comme assommée et je ne savais vraiment pas quoi lui répondre alors bêtement j'ai posé des questions. D'une voix sans timbre madame Lilie racontait comment elle s'était retrouvée dans le passage souterrain, comment elle s'était frayé le chemin parmi les immondices et comment elle avait émergé de l'autre côté du mur. devant une vieille église où un brave curé l'avait recueillie et cachée au presbytère. C'est ce prêtre qui lui avait obtenu aussi, à la fin de la guerre, quand les Soviétiques étaient arrivés, un passeport et un visa de sortie...

- «Je ne dormais pas, je ne mangeais pas, je ne pensais pas, constate madame Lilie. Il fallait que je parte pour oublier. J'espérais que le souvenir allait s'effacer avec le temps, mais là encore je me trompais. La nuit, je retrouve David dans mes rêves. Il est couché par terre et il ne bouge plus. Quarante ans déjà! J'arrive à vivre au jour le jour, mais je ne cesse d'avoir honte. En somme, que suis-je? Une minuscule fourmi solitaire qui s'agite pour se procurer sa pitance. Personne ne m'attend et quand mon cœur va cesser de battre cela ne fera de peine à personne.»

Je proteste. Sincèrement, honnêtement, je tente de la persuader qu'elle se trompe, qu'ici dans notre immeuble, on l'aime et on l'apprécie, qu'on ne la comprend pas toujours mais qu'elle a quand même sa place dans nos vies à nous. Et pendant que je lui parle, je ne peux détacher mes yeux de la fourmi qui grimpe toujours dans la marguerite. Sommes-nous faits à son image, sans en être conscients, imbéciles, impénitents, toujours

prêts à échaffauder des plans et des projets, des théories et des mythes, semblables en fin de compte aux bulles de savon?

- «Toute mon existence n'a été qu'un hasard, dit tout doucement madame Lilie. J'aurais pu tomber à côté de David, mais ce n'est pas moi qui ai été atteinte par la balle. A une certaine époque j'ai osé penser que Dieu m'avait épargnée pour me confier une mission, mais maintenant je sais que ce n'était pas vrai puisque me voilà femme inutile et juste bonne pour attendre à mon tour l'heure d'un définitif départ.»

-«Ce n'est pas vrai, madame Lilie. Vous êtes le témoin. Celle qui peut expliquer l'abjection et le courage dont les hommes peuvent être capables. Voyez-vous, maintenant que vous m'avez raconté tout cela je crois que je vais regarder les gens autrement et agir d'une façon différente. Je vous suis très reconnaissante de m'avoir fait confiance.»

Madame Lilie, la couturière, se lève et me rend mon pantalon. A nouveau ce n'est plus qu'une petite femme entre deux âges et non pas l'héroïne d'une épopée lointaine. Je prends le pantalon, je m'avance, je l'embrasse sur les deux joues et je m'en vais très vite pour ne plus voir la fourmi qui continue de s'agiter entre les pétales de sa fleur. De retour chez moi, je m'habille vite et me voilà dans la rue où le soleil danse sur les pavés.

Gilles m'attend au restaurant assis à une table proche de la porte. Je m'installe à côté de lui, je le regarde et je découvre soudain qu'il n'est qu'un étranger. -«Tu viens ce soir chez moi,» dit-il, en avalant son dessert.

- «Je ne peux pas, je suis occupée. Et puis je n'ai plus envie de faire l'amour, je veux aimer!»

Surpris, il ne répond pas. Nous mangeons, nous échangeons quelques propos d'une banalité absolue et me voilà à nouveau dehors en train de courir à mon rendez-vous. Le chef du personnel est un homme triste, mais moi je viens de décider que cette place je vais l'avoir coûte que coûte. Je parle, j'explique, je m'impose, je déchiffre la sténo et mes doigts courent sur les touches de la machine à écrire. Il me propose un salaire ridicule et j'accepte sans hésiter. En attendant cela vaut mieux que la déprime...

En face de l'immeuble il y a un fleuriste. J'entre, j'achète avec mes derniers sous un bouquet de violettes, je m'assure qu'il n'y a entre les feuilles ni mouches, ni fourmis et je m'en vais chez madame Lilie, la couturière. Elle est absente. Je dépose les fleurs devant sa porte et je sors de mon sac un bout de papier pour lui écrire un mot. Le corridor est silencieux et désert. Appuyée contre le mur je réfléchis. J'ai envie de lui dire que j'ai vécu comme une fourmi d'un jour à l'autre et que grâce à elle j'ai compris et que j'ai pris ma vie à bras le corps. J'essaie de formuler cela, de le transposer en mots, mais je n'y parviens pas alors tout simplement je trace en gros caractères «merci» et je m'en vais bêtement, sur la pointe des pieds, comme si j'avais peur de déranger David, mort il y a quarante ans et pourtant vivant parce que madame Lilie, la couturière, n'a jamais cessé de penser à lui et de prier...



J'ai déjà eu :
un chat dans la gorge,
des mouches dans les yeux,
des papillons dans l'estomac,
la puce à l'oreille,
des bebbites dans tête,
Mais ... là,
une fourmi dans ma
margarita !!!

LA VALISE

par Désirée Szucsany

Dans cette rue, les maisons semblent avoir été découpées dans un cahier à colorier qu'un enfant aurait barbouillé en dépassant les traits noirs que forment les rues asphaltées de ce village. C'est dans ce décor qu'elle a joué un rôle provocateur pendant des mois, peut-être même des années.

Un jour de canicule, elle était descendue du train de midi, remarquable à cause de ce manteau de faux renard qui l'enveloppait complètement. Elle portait une valise qui, paraît-il, était fort lourde. Elle s'était assise, essoufflée, sur le banc d'officine de la gare.

- Avez-vous vu? avait demandé Nicolette aux autres employées, en les poussant du coude. Les filles se retenaient de rire car vraiment, quelle idée que de se vêtir ainsi. Leur journée de travail terminée, elles avaient quitté la gare mais la femme était demeurée là, sa valise sur ses genoux, sans même avoir déboutonné son manteau.

-Quoi de neuf? demanda la mère de Nicolette comme celle-ci poussait la porte de la demeure familiale.

- Pas grand chose, et puis si! Il y a une nouvelle femme qui vient d'arriver au village.

Elle se mit à décrire le manteau et la valise de cette femme qui n'avait rien voulu répondre au chef de gare, Gus, lorsqu'il lui avait demandé s'il pouvait faire quelque chose pour elle, si elle était attendue quelque part au village. Il s'était même proposé pour porter sa valise si elle se sentait trop fatiguée. La femme se contentait de jouer avec les boutons de son manteau.

-... qu'elle n'a pas enlevé de toute la journée, malgré la chaleur, et pas besoin de te dire que lorsque Gus s'est approché pour lire son nom sur la valise, elle l'a serrée contre elle de toutes ses forces, si bien qu'il a préféré ne pas insister.

-Ça alors! Comme c'est étrange, opina Madame Colombe. Il y a vraiment de drôles de gens. Elle avait peine à y croire.

- Et bien, tu verras demain! dit sa fille en haussant les

épaules.

Sa mère ne répondit pas, songeant que cette femme allait probablement prendre le train de minuit, après s'être reposée durant quelques heures.

Le lendemain, elle avait complètement oublié cet incident lorsque sa fille rentra en criant:

-Elle est restée là toute la nuit passée, et toute la journée!

- Mais de qui parles-tu? demanda Madame Colombe.

-De cette femme, voyons!

Et la fille de s'asseoir et de raconter que le matin, en arrivant à la gare, la femme était au même endroit que la veille.

- Elle a l'air repoussante! dit-elle. Gus lui a encore demandé son nom, si elle connaissait quelqu'un ici, poursuivit Nicolette.

-Alors? demanda la mère.

- Alors, il l'a menacée d'aller chercher le gendarme!

-... si vous ne me répondez pas, je vais être obligé d'aller chercher le gendarme, a-t-il dit. Les copines et moi, on lui a dit de la laisser tranquille. Elle n'avait pas l'air d'entendre. Moi, en tous cas, je ne m'approcherais pas d'elle! conclut la fille.

- Pourquoi donc? demanda Madame Colombe en agrandissant les yeux.

- Tu ne l'as pas vue! fit sa fille en grimaçant. Elle est affreuse avec ce manteau poussiéreux, vrai, je ne sais pas comment elle fait pour le garder sur son dos toute la journée. Et puis, je me demande bien ce qu'elle cache dans sa valise, cette Peaudechien.

Madame Colombe sursauta.

-Comment l'as-tu appelée? fit-elle.

- Peaudechien! C'est ainsi que tout le monde l'appelle. Ce midi, au café, un des types qui travaillent aux rails lui a crié:

- Peaudechien! Tu ne manges pas avec nous? Tout le monde s'est mis à rire, car c'est vrai qu'elle ne paie pas de mine avec cette vieille pelisse.

- Et qu'est-ce que les gens ont fait? demanda la mère qui n'en revenait pas.

- Rien, répondit Nicolette. Nous avons fini de dîner et Peaudechien est restée là.

Étrange cette histoire de femme qui s'installe ainsi. Du moins était-ce ce que tous les habitants du village se murmuraient dans leur for intérieur. D'autre part, personne n'aurait voulu voir repartir Peaudechien sans savoir ce que contenait sa valise. C'était une valise de format moyen, en carton dur et renforcée par des coins en cuivre un peu terni. Des étiquettes de paquebot étaient collées ici et là sur le couvercle, mais autrement elle n'avait rien d'extraordinaire cette valise, si ce n'est tout ce qu'elle pouvait révéler.

- Peaudechien! Montre voir ce qu'il y a dans ta valise! lui criaient des enfants en courant devant elle. Ils s'enfuyaient aussitôt car elle leur faisait peur et les amusait en même temps. Certaines personnes étaient obsédées par cette valise. Un jour, un homme avait dit à son compagnon, en lorgnant du côté de Peaudechien:

- Ça n'est pas une valise de pauvre. Je te parie qu'il y a des milliers de billets de banque là-dedans.

Il s'était approché d'elle, l'air sûr de lui et lui avait dit:

- Salut Peaudechien! C'est un bien vilain manteau que tu as là. Si tu veux, je te donne un manteau tout neuf en échange de ta valise.

Assis à la terrasse du café, qui était situé en face de la gare, son compagnon le vit revenir bredouille.

- M'est avis qu'il n'est pas né celui qui lui fera ouvrir sa valise! déclara-t-il à la ronde car la valise de Peaudechien était vraiment devenue l'affaire de tout le monde. D'une autre table, la voix d'une femme s'éleva:

- Ah mais, on n'entend plus parler que de ça, ici! Je vais vous le dire, moi, ce qu'il y a dans sa valise!

Tout le café se tourna vers elle.

- Et bien quoi, qu'est-ce qu'il y a dans sa valise? dit sa compagne de table pour l'encourager à parler.

- Ouais, dis-nous-le! firent d'autres voix.

- Cette femme est partie un jour en voyage, et qu'est-ce qu'on emporte quand on part, hein, je vous le demande? Moi, si je parlais, j'emporterais quelques blouses, les photos de ma famille, un réveille-matin de voyage et...

— peut-être une bombe! interrompit un des hommes qui était assis avec le gendarme.

-... ou des bijoux! lança un autre.

Et tout le monde de dire ce qu'il emporterait. La valise se remplissait des rêves les plus absurdes, des fantasmes les plus audacieux, les plus cachés au fond de soi. Oh, la, la. c'était du joli! Leur valise débordait déjà, sans qu'on puisse deviner ce qu'il y avait vraiment dans celle de Peaudechien qui, stoïque, demeurait

tranquillement assise sur le banc, en face du café.

Les murmures allaient bon train. Quelqu'un souligna que Peaudechien était là depuis des semaines. Les premiers jours de son arrivée, elle s'était attirée des injures à cause de son allure, mais bien vite on avait cessé de rire d'elle. Car vraiment, comment peut-on se moquer de quelqu'un qui ne mendie pas. qui ne réclame rien, qui ne possède qu'un manteau... et une valise. Les gens terminaient leur repas. Le gendarme qui était assis avec Tonio le Portugais demanda à ce dernier:

- Elle ne serait pas de votre pays, par hasard?

Tonio ne répondit pas tout de suite. Il regardait son verre. Une fourmi flottait dans sa margarita. Il jeta un coup d'oeil envieux vers Peaudechien lorsque sa femme laissa tomber:

- Non. ce n'est pas une des nôtres. Nous n'avions même pas de valise lorsque nous sommes arrivés.

Les jours s'écoulaient paisiblement et bien que la valise de Peaudechien continuait d'intriguer les gens, ceux-ci ne se gênaient plus pour la saluer chaque soir lorsqu'ils faisaient leur promenade.

- Je vais voir Peaudechien. disaient les femmes après le souper, en revêtant un châle car la saison avançait.

C'est vrai, elles allaient voir Peaudechien pour lui porter un pain, des fruits et parfois même quelques sous qu'elles déposaient audacieusement sur le couvercle de la valise. Peaudechien ne disait rien, mais elle triait les aliments des sous, pendant que les femmes lui murmuraient:

- Ah, moi, si j'avais une valise comme la tienne, je serais déjà partie au loin, je n'aurais emmené que mes enfants... ou encore: Tu n'aurais pas quelques herbes dans ta valise pour me débarrasser de cette toux?

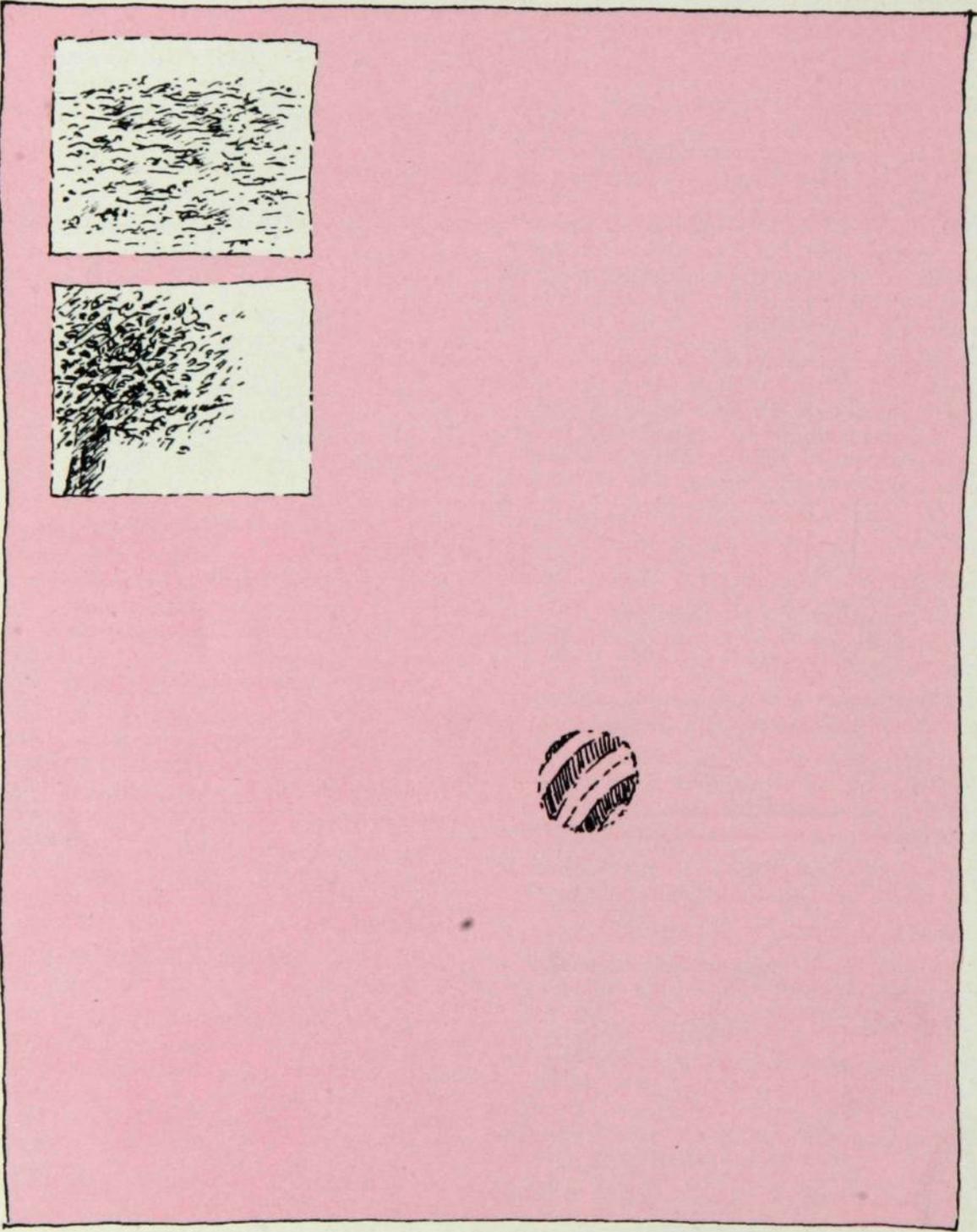
Peaudechien ne répondait jamais mais les femmes s'assuraient toujours de revenir lui porter de la nourriture ou des sous. Un matin, l'une d'elles lui confia même son enfant en disant:

- Peaudechien, peux-tu surveiller le bébé? Je reviens tout de suite.

Elle savait que l'enfant ne courait aucun danger. Vraiment, on honorait Peaudechien, on lui faisait confiance, sachant qu'un jour elle ouvrirait sa merveilleuse valise et que quantité de bonnes choses en sortiraient. Ses origines importaient peu, car elle représentait plein de possibilités, des ressources inimaginables.

- Ah, le jour où Peaudechien l'ouvrira sa valise! entendait-on souvent dire.

Le jour où Peaudechien disparut en oubliant sa valise, les gens n'osèrent pas l'ouvrir tout de suite. Ils craignaient je ne sais quoi. Enfin quand ils soulevèrent le couvercle, ils trouvèrent une blouse, des photos de famille, un réveille-matin de voyage, une bombe, des bijoux, mille billets de banque, un hochet d'enfant, des herbes contre la toux, un billet de train, et un manteau neuf.



Fin d'après-midi

par France Théoret

Une fourmi flotte dans sa margarita pendant qu'elle descend au bord du lac. Elle est seule dans cette fin d'après-midi, enfiévrée par l'incessant travail qu'elle poursuit. Elle aimerait se croire plus seule encore, plus détachée d'elle-même, capable de faire corps avec l'herbe, les pierres, elle voudrait entrer davantage dans ce paysage calme et isolé car inévitablement, le jour et la nuit vont se croiser dans un lent mouvement beaucoup plus tard encore, l'été. Depuis longtemps, elle a surmonté l'envie de sommeil qui la harcelait à cette heure du jour. Cinq heures l'après-midi, lorsque le vide n'est que le vide, le sommeil frappe de plein fouet, irrésistible, pendant de longs mois certaines années. Elle est autre maintenant, rageusement possédée par la contingence d'être, par l'apesanteur du corps.

La solitude de cet après-midi rappelle, écho sans fin, que le désir lié à la promesse, lié à la parole relève d'un leurre immense n'ayant d'égal que la paix du paysage. Mais on ne peut pas être tout à la fois impossible d'être à soi-même le commencement et la fin, se répète-t-elle. Ce soleil de l'été qui flamboie encore, plein et ironique comme une carte postale a bien peu à voir avec le désert intérieur d'un territoire dévasté. Il n'y a pas de concordance logique avec un désir secret, comme une volonté inébranlable de mettre au jour, par soi-même, lentement, avec continuité et acharnement que vivre c'est en faire quelque chose.

L'après-midi, après avoir travaillé, réfléchi depuis le matin, s'apprêtant dans la soirée à reprendre la lecture de Montaigne et peut-être du roman analytique de Viviane Forrester, à cette heure précise, point tournant, elle devrait se laisser glisser dans l'immensité du jour. De quel enfermement s'agit-il? D'où vient l'arrachement violent en cet instant, une douleur insensée, sans doute comique aussi, de ne pouvoir simplement être là, pour être là. Prendre dans la main une fleur sauvage, toucher la pierre chaude avant d'entrer dans l'eau, insuffisant, d'où vient qu'il faille toujours l'excès pour se survenir. Elle est rejointe en pleine solitude. Elle porte celé indiciblement

ment comme à la fois, coordonnées, vases communicants, l'histoire de cette société et la sienne, elle aimerait simplement exister pour exister. Mais c'est faux, elle n'aimerait pas. n'a pas pu. ne pourrait pas.

Elle sait d'instinct qu'il vaudrait mieux taire ce passage brutal des jours doubles, ces jours de résistance jusqu'à l'absurde, jours d'espoirs où finalement passé et futur s'unissent par-delà le présent, l'éliminant, devenu imaginaire.

Elle dit presque à haute voix que le retournement sur soi est une maladie ravageuse, un gouffre, l'ouverture sur un espace sans limite, tout le contraire de la pensée. On ne saura jamais qui a sombré irrémédiablement à l'envers du paysage. Cela devient sans parole, une fixation permanente, une décomposition.
- Je ne suis pas uniquement, je fais, murmure-t-elle encore.

Elle entre dans l'eau toujours un peu froide du lac des Laurentides. Elle nage, sait qu'il y a des gestes qui repoussent au loin la vénéneuse attraction du vide, piège pour femme solitaire qui agit certes et qui se voit agir.

S'essuyant rapidement comme pour aviver les restes de chaleur, corps et soleil de juillet, elle décidera de relever ses cheveux, de mettre pantalon et chemisier blancs et d'aller au prochain village. Elle achètera les journaux, ira au café-terrasse où elle prendra lentement une margarita.

Elle aimerait faire la liste des pièges trop réels pour une femme seule au mitan du jour, au milieu de l'existence aussi, prise au vif de l'action. Elle ne le fera pas. Le double regard cloue. Elle décidera de reprendre quelques heures par jour l'étude de l'espagnol qu'elle avait laissé tomber, de renouer avec cette amie qui, à vrai dire, n'habite pas si loin. Oui, à cette heure du jour, le repliement venu du fond innommable guette encore les interstices. Certes, il restera tout ce qu'il faut de disponibilité pour reprendre Montaigne.

DANA KHAN

par Yolande Villemaire

Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock. Dana Khan, interdite, fixe l'écran cathodique de son Apple III. Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? Dana Khan entre tout de même la phrase en mémoire et s'apprête à en calculer la valeur numérique quand David Khan fait irruption dans la chambre 808 du Nile Hilton du Caire pour rappeler à sa fille que Sue et lui l'attendent déjà depuis vingt minutes et qu'ils meurent de faim.

L'adolescente lui promet de faire vite, découvre que «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock» équivaut au nombre cabalistique 2115 ce qui, réduit théosophiquement, donne la valeur 9. Comme dans son nom: Dana Khan. Dana Khan correspond à 135, c'est-à-dire, à 9. Mais bon, elle ne voit pas pourquoi l'ordinateur répond: «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock» quand elle lui demande tout simplement de sérier les mots qui, en arabe égyptien, comprennent les sons *ana*.

Dana est tout de suite fascinée par le fait que son prénom sonne comme le mot: *ana* qui veut dire *je* en égyptien. Dans le taxi les conduisant de l'aéroport d'Héliopolis à leur hôtel du Caire, elle saisit tout de suite l'esprit de la langue arabe et se met à répéter au chauffeur: «Ana nadah Dana! Ana nadah Dana!». L'Égyptien rit aux éclats et zigzague dangereusement d'une voie à l'autre tandis qu'Oum Kalthoum griche à plein volume à la radio et que Dana Khan répète, folle de joie: «Ana nadah Dana! Ana nadah Dana!»

Quand David Khan lui fait remarquer, quelques semaines plus tard, que les données linguistiques de son *Dragoman, petit vocabulaire du voyageur* sont loin d'être exhaustives et risquent d'invalider ses résultats, Dana Khan lui rétorque qu'il a beau être l'ingénieur en électronique le mieux coté de Silicone Valley, son cerveau est décidément un vieux modèle et qu'il ne comprend pas du tout mais pas du tout les modes de fonctionnement de son cerveau à elle. Ce dont David Khan veut bien convenir de bonne grâce, ayant renoncé depuis quelques années déjà à comprendre quoi que ce soit aux recherches et aux expériences de son petit génie de douze ans.

Jetant un bref coup d'oeil à son bracelet-montre E.T., Dana Khan constate qu'il est déjà 9 heures 35. Elle entre le lieu, la date et l'heure en mémoire: Le Caire, 15 janvier 1984, 9 heures 35 p.m. et enfile rapidement un coton ouaté jaune citron par-dessus son t-shirt. Elle se précipite dans l'ascenseur qui la conduit au Belvédère, restaurant situé sur le toit du Nile Hilton.

Suzanne Tremblay lui sourit du fond de la salle à manger. Dana lui rend son sourire, l'embrasse sur les deux joues. «Bonsoir ma belle» lui dit Sue en français. «Bonsoir mademoiselle» lui répond Dana sans le moindre accent. David Khan, agacé, leur demande depuis quand sa fille parle le français. Sue éclate de rire, dit qu'elle prendrait bien une deuxième margarita et demande à l'adolescente si elle boirait quelque chose. Dana Khan, comme chaque soir, réclame un carcadet, ce délicieux thé rouge qu'ils ont bu à Aswan et qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Chaque soir, le garçon de table, visiblement ravi du jeu, répond qu'ils n'ont malheureusement pas de carcadet mais que si la jeune miss veut bien goûter leur tchaï qui est très fort et très sucré... Comme chaque soir, la jeune miss toute en sourires accepte de boire un tchaï. David commande du poisson, des boulettes de taamiya et du babaghanou pour tout le monde. «Ma chérie, vous êtes tellement drôle!» dit Sue à une Dana Khan tout à coup songeuse. De sa place, elle voit les pyramides illuminées dans le lointain. Elle dit tout bas: «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock». Puis elle ajoute, pour qu'on l'entende: «Vraiment, Suzanne, je suis si drôle?» David déclare qu'il n'a pas envie de les entendre parler français toute la soirée et qu'il voudrait bien savoir où la chère petite peste a bien pu trouver le temps d'apprendre le français.

La petite peste en question tourne la tête vers son père. Elle ressemble de plus en plus à Uiko se dit David Khan. Dana a, en effet, les traits délicats et les cheveux noirs brillants de sa mère japonaise. David Khan, béat, lui sourit. Dana Khan répond à son sourire et lui dit que c'est tout simplement parce qu'elle était française dans sa vie antérieure et qu'au contact de Sue qui est

francophone, la mémoire de la langue lui revient. Sue pouffe de rire devant l'air éberlué de David. Celui-ci finit par rire lui aussi, avale d'un seul coup son verre de scotch et lève les yeux au ciel.

Le garçon de table arrive avec les plats, les drinks et le thé de la jeune miss. Sue explique à David que Dana ne parle pas vraiment français, qu'elle fait surtout semblant. La petite, furieuse, déclare: «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock!» Sue s'exclame que ce n'est certainement pas du français, qu'est-ce que c'est? Dana Khan explique que c'est probablement Djelek Tcha qui interfère car c'est ce qu'elle obtient alors qu'elle programme son Apple III pour qu'il lui donne des séries de mots arabes. David demande qui est Djelek Tcha, Sue fait «Ouache!» et renverse son verre. Une fourmi flottait dans sa margarita.

Dana Khan explique que Djelek Tcha est une romancière vénusienne de l'an 3000 qui entre souvent en contact avec elle, surtout quand elle utilise l'ordinateur mais aussi quand elle répond à ses examens au high school de Daly City, en banlieue de San Francisco là où ils habitent. Dana Khan ajoute que c'est la première fois que Djelek Tcha se manifeste depuis qu'ils sont en Égypte et qu'elle l'avait pratiquement oubliée. David demande à Dana Khan qu'elle lui répète la phrase en question. La jeune fille s'exécute. Elle dit qu'habituellement, Djelek Tcha s'adresse à elle en anglais. Que c'est la première fois qu'elle utilise cette langue étrangère. David Khan émet l'hypothèse qu'il s'agit d'une phrase en égyptien pharaonique. Sue s'écrie qu'il n'a vraiment pas d'oreille, que c'est bien évident que c'est plutôt de l'ancien français et que ça veut probablement dire: «Une fourmi flottait dans sa margarita» en français moderne. And what does mean: «Une fourmi flottait dans sa margarita»? demande Dana Khan intéressée. It means «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock» de répondre une Sue un peu pompette qui s'empresse pourtant de commander une troisième margarita.

Cette nuit-là, Dana Khan rêve qu'elle est assise sur un trottoir de New York et qu'elle entend japper dans le ciel. Elle lève les yeux pour voir une formation d'oiseaux noirs et d'oiseaux blancs qui dessinent en volant un grand oiseau gris mouvant, les ailes repliées. Des oiseaux plus petits se reposent sur son dos tandis que la formation se déplace au-dessus d'elle. L'oiseau est immense, grand comme une maison. Ensuite, elle voit passer un homme aux cheveux noirs et longs qui flotte dans le ciel de New York comme s'il volait, bras ouverts. Puis un autre. C'est peut-être Joël Sinclair. Mais déjà il est disparu, emporté par le vent comme un nuage. Dana Khan voit alors apparaître Djelek Tcha qui flotte à plat ventre, de tout son long dans le ciel de New York. Émerveillée, Dana Khan cherche à surprendre le regard de la jeune femme. Djelek Tcha sourit et pour bien montrer qu'elle l'a vue, laisse tomber ce que Dana croit être un bâton de popsicle dans une flaque d'eau du terrain vague derrière elle.

Mais ce n'est pas un bâton de popsicle. C'est une *ankh*, une clé de vie égyptienne. Dana Khan voit les mots *ankh/ant* flasher à plusieurs reprises sur l'écran cathodique de son Lisa dans sa chambre de Daly City. Ensuite, elle marche sous le Golden Gate Bridge pour aller se baigner et des lamas tibétains en bonnets jaunes lui disent qu'elle est une reine d'Atlantide et qu'elle doit à tout prix retrouver Sabada Dabasa sa petite soeur atlante qui pleure dans une salle du temple. Dana Khan court sur la pelouse très verte et le mot: ATTA brille, rouge derrière ses paupières.

C'est le soleil matinal qui frappe ses yeux et la réveille. Aussitôt, le muezzin commence à psalmodier l'appel à la prière. Dana Khan se lève d'un bond, court à la fenêtre. Il fait un temps superbe, enfin! Le Nil reluit, bleu froid: quelques felouques aux voiles blanches glissent déjà sur ses eaux. Il est 7 heures 20 à sa montre E.T. qu'elle garde même pour dormir. Dana Khan frappe à la porte communicante de la chambre 809. Sue et David lui disent qu'elle peut entrer. Dana est surprise de les trouver déjà habillés, prêts à partir. Ils ont même déjà pris leur petit déjeuner dans la chambre. Qu'est-ce qui se passe s'informe-t-elle?

David Khan explique à sa fille que le Dr Tomi Nakano les a rejoints la nuit dernière depuis son laboratoire de Tokyo, leur demandant d'aller repérer un site favorable à l'établissement d'une usine de lactol dans le désert arabe. On a pensé à la région d'Hourgada mais on veut d'abord rencontrer les Bédouins pour les sensibiliser au Hunger Project ajoute Sue. Tout doit être prêt d'ici trois mois tu te rends compte! Elle veut nous rendre fous! Dana Khan dit qu'elle savait bien que Tomi finirait par mettre au point son fameux lactol, succédané de lait destiné à enrayer la faim dans le monde. Elle dit qu'elle est tout de même ravie de constater que le Dr Nakano est encore plus efficace qu'elle ne croyait. Elle arrive quand demande-t-elle enfin? Pas avant une semaine lui répond son père. Et Werner? Nous attendons ses instructions aujourd'hui dit Sue. On aimerait bien que tu restes ici pour prendre son appel pendant qu'on file à Hourgada.

Dana dit que c'est parfait, qu'elle va en profiter pour étudier la phrase-mystère et consulter la mémoire de son ordinateur. Elle téléphone au service aux chambres, se commande un petit déjeuner entièrement en arabe. Sue et David, malgré l'habitude, s'étonnent encore une fois de son don des langues et la félicitent pour son excellent arabe. Elle sourit, précise qu'elle a commandé en nubien car presque tout le personnel de l'hôtel est nubien, ils n'ont pas remarqué?

David saisit sa fille à bras-le-corps, lui fait exécuter une pirouette aérienne et la balance tête en bas en la traitant de monstre. Dana Khan rit aux éclats, gigote et s'effondre enfin sur le tapis en hoquetant de plaisir. Sue rappelle à David que leur guide-interprète les attend à huit heures dans le hall. David Khan s'empresse de réunir les documents nécessaires dans son attaché-case en peau de serpent pendant que Sue finit de se maquiller. Dana, toujours en pyjama, s'assoit sur le bord

du bain et raconte son rêve. Sue dit que: ATTA, ça lui rappelle quelque chose. Mais elle ne sait pas quoi. Bien qu'elle soit sûre, pourtant, que ça lui rappelle très précisément quelque chose.

Dana Khan demande à Sue de lui écrire la traduction de : «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock» en français moderne. La traduction, mais je ne la sais pas la traduction s'exclame Sue! Cette phrase où il y a le mot «fourmi», tu sais demande Dana. Sue explique qu'elle a dit ça comme ça, que ça n'a aucun rapport. Dana insiste, dit qu'elle voudrait bien cette phrase, que bien sûr qu'il y a un lien. De guerre lasse, Sue griffonne: «Une fourmi flottait dans sa margarita.» sur un carton d'allumettes du Nile Hilton. Dana la remercie, court dans sa chambre pour entrer la phrase dans la machine. Sue la suit et lit par-dessus son épaule les mots qui apparaissent sur l'écran cathodique. Elle fait remarquer que le mot *fourmi* ne prend pas de *e*. Dana corrige tout de suite son erreur. C'est maintenant au tour de David de rappeler qu'ils ont rendez-vous à huit heures. Ils embrassent Dana et se sauvent. Il est précisément 7 heures 55 quand Sue Tremblay et David Khan quittent la chambre 808.

A 8 heures 17. Dana Khan a commencé un scénario de science-fiction intitulé: *Le scarabée bleu*. L'histoire commence au moment où une fillette égyptienne de sept ans répondant au doux nom de Sabada Dabasa découvre par terre/dans une statuette antique/dans un tombeau/ dans une bouteille (Dana n'a pas encore arrêté son choix) un mystérieux bout de papier ainsi libellé:

Une=40=4/fourmi=82 = 1/flottait = 103=4/
dans=38=11=2
sa= 20=2/margarita=88=16=7/=371
371: notarikon= CGA= contact gebel Al Ahram=call
Grâce Ansell
371=11: metatron= J.R.= W.E. =Y.V. =33=6=
D.K. =4+20=24=6
371=11: *the force*
1 1 = 2: *the high priestess* *
CGA=K=B=ka=ba=kaaba
dark crystal

À 8 heures 23, le téléphone sonne dans la chambre 809. C'est une certaine Grâce Ansell du bureau de Werner à San Francisco qui veut parler à Sue Tremblay. Dana explique que Sue n'est pas là mais qu'elle a un important message à lui faire au sujet du Dr Tomi Nakano. Grace Ansell répond doucement que Werner est déjà au courant de la découverte du Dr Nakano, s'enquiert du moment où il sera possible de rejoindre Sue Tremblay. Dana Khan prend une grande respiration et rassemblant tout son courage: «Listen Grace Ansell, I need to talk to Werner himself right now. Tell him Dana Khan is calling.»

Quinze minutes plus tard, Dana Khan prend une douche en vitesse, enfle un pantalon de cuir

jaune, un t-shirt blanc, un blouson de cuir moutarde, des chaussettes jaunes et des bottes de cow-boy gold. Elle avale en vitesse son petit déjeuner déjà refroidi, s'engouffre dans l'ascenseur, traverse en courant le hall désert du Nile Hilton, la terrasse, et se retrouve place El Tahrir dans le vacarme de la circulation et des klaxons. Elle a vite fait de héler un taxi. Elle s'installe sur le siège arrière et dit: «El Ahram», faisant mine de ne pas comprendre ce que lui dit le chauffeur qui compte lui extorquer dix livres pour une course qui coûte au plus soixante-dix piastres. Elle se réfugie dans ses pensées tandis que l'automobile traverse le Nil et s'engage sur le boulevard des pyramides bordé de palmiers. Une demi-heure plus tard, elle se fait déposer devant le Ména House, donne cinq livres au chauffeur en lui demandant de venir la prendre au même endroit à une heure de l'après-midi.

Elle se dirige vers l'étable où Ben Salaa, l'apercevant, vient lui souhaiter la bienvenue. Elle dit qu'elle veut monter Nasser, un magnifique cheval noir que seul David Khan ose monter tellement il est nerveux. Mais Dana Khan assure Ben Salaa qu'elle saura très bien maîtriser le cheval. Avec quelque hésitation, l'Arabe lui selle finalement Nasser. Il insiste pour l'accompagner mais Dana Khan refuse, disant qu'elle a envie d'être seule. Et elle s'éloigne au trot. Le cheval est nerveux mais elle lui parle intérieurement, essaie de l'apaiser télépathiquement tandis qu'elle traverse le petit village de Giza.

Le soleil de dix heures éclabousse les maisons ocre, les hommes en galabia de lin, les femmes en noir, les enfants, les chameaux, les ânes, les oranges du marché. Dana Khan respire à fond, se concentrant sur sa monture que les klaxons font sursauter.

Le sphinx apparaît enfin, hiératique sous le bleu franc du ciel. Dana Khan s'engage dans le désert, exhortant mentalement Nasser à prendre son élan. Très vite, il amorce son galop, visiblement heureux de mordre l'espace. Essoufflée, Dana Khan s'accroche à sa crinière. Le cheval ralentit enfin dans la pente. Dana Khan a les yeux qui piquent à cause du froid, du vent mais aussi de l'exaltation qui la gagne à chaque fois qu'elle se retrouve ici. Sur sa droite, Chéops élève son imposante masse. Dana Khan regarde la grande pyramide, émue. Mais Nasser, déjà, s'est remis au galop et l'entraîne à toute allure vers Sahara City.

Dana Khan, adopte bientôt le rythme de sa monture, reprend son souffle, s'accrochant encore à la crinière du cheval cependant car elle n'arrive pas à tenir son équilibre autrement. Elle fonce dans le désert, ivre de joie, elle fend le vent. Et, tandis qu'elle galope éperdument dans le Sahara ébloui de lumière, des mots résonnent dans tout son corps: «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock.» Ces mots... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? Mais Dana Khan sait très bien qu'elle sait ce que ces mots veulent dire tandis que son cheval noir file au grand galop vers Sahara City.

L'endroit n'a pas été reconstruit depuis l'incendie. Dana Khan laisse se reposer un peu sa monture et

marche parmi les décombres de l'ancien night-club. Le Caire se dessine à l'horizon, ville étrangement verte vue du plateau de Giza. Du côté du Sahara, les pyramides de Saqqara se devinent au loin. «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock». Dana Khan, ferme encore les yeux, écoute. Des images passent à grande vitesse sur son écran mental. Elle reconnaît la façade rose du musée national égyptien, l'escalier, le hall, les statues pêle-mêle du premier étage, Aménophis III et la reine Tiy trônant sur le désordre, les sarcophages d'or du trésor de Toutankhamon, ses barques funéraires, ses cannes, son mobilier, son trône, ses ouchebtis. Et, parmi les statuettes, tout à coup, l'image vivante de Sabada Dabasa. Dana Khan ouvre les yeux. La pyramide de Kephren brille au soleil. Dana enfourche de nouveau son cheval, le lance ventre à terre dans le désert. «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock. Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock.»: les mots résonnent dans son cœur tandis qu'elle se grise d'air, emportée par le mouvement du cheval fougueux. Les pyramides se rapprochent, telles trois soeurs silencieuses aux portes du désert. Dana Khan tire doucement les rênes. Nasser fait un écart sur le côté, puis s'immobilise. Dana Khan contemple la scène. Il fait extrêmement soleil sur le plateau de Giza.

Une heure plus tard, Dana Khan est en train de grimper à l'intérieur de la pyramide de Chéops. Elle court presque, doublant les touristes qui avancent à des allures d'escargot, incommodés par l'étroitesse du couloir et le peu de hauteur du plafond. Dana Khan, s'appuyant sur les travées de bois comme sur des marches d'escalier, bondit jusqu'à la chambre du roi.

L'odeur nauséabonde d'urine lui coupe un peu le souffle. Mais bientôt, elle sent le cône énergétique de la pyramide en train de se former au-dessus de sa tête. Elle marche lentement dans la chambre du roi. Une bande d'écoliers égyptiens envahit la pièce. Ils crient, se bousculent, se massent autour d'elle. Dana Khan se réfugie dans un coin de la chambre du roi, derrière le sarcophage de granit noir. Soudain, les ampoules électriques disposées autour du plafond s'éteignent. Panique. Les écoliers rugissent. Leur professeur allume une lampe de poche et les guide vers la grande galerie. Ravie de cette panne d'électricité providentielle. Dana Khan reste seule dans la chambre royale dans laquelle il fait maintenant un noir d'encre. Elle se tient debout à l'endroit qu'elle estime être le centre de la pyramide. Il lui semble sentir le centre de gravité de la terre la tirer par les pieds tandis que le cône énergétique se forme de nouveau au-dessus d'elle. Elle ressent tout à coup une force étrange la pousser dans le dos et bascule dans un enchâssement vertigineux de pyramides noires.

Dana Khan n'est plus qu'une poussière d'étoile dans la galaxie Djelek Tcha, nébuleuse spirale qui agite lentement les bras dans un cosmos de dix mille soleils. Dana Khan scintille quelque part dans ce grand corps cosmique dans lequel Celia Rosenberg brûle vive à Auschwitz en 1944. Yvelle Swannson, à l'autre bout de l'univers roule en Lunacar bleu ciel dans le désert de

Tsu-Chung-Chih. The Prince of the Rising Sun récite: «Sena ippai/hinomaru no shatsu/kiserarete/uchoten narishi ga/ shasatsu no mejirushi» dans le silence intergalactique.

Dana Khan est un soleil jaune dans un rêve d'Iris Katchadourian à Salt Lake City en 1927. Un soleil jaune qui enflamme toutes les fiches des années et des années de travail réduites à néant. Valentina et Boris de Malakoff nés à Yalta en Ukraine en mai 1893 et en août 1880 disparaissent des archives comme par enchantement. Dana Khan n'est qu'un double holographié de Djelek Tcha sur un circuit ultra-violet écrit Solange Tellier dans un roman d'amour dédié à Guy Arsenault. Sabada Dabasa pleure dans la grande salle du temple tandis que Dana Khan, au centre de la grande pyramide de Chéops murmure: «Leila. Leila, who am I?».

Dana Khan sent une présence tout près d'elle. Une chaleur. Des cheveux frôlent sa joue, des lèvres cherchent les siennes. La peur s'empare d'elle. Elle n'ose plus respirer, ni bouger. Mais c'est une présence amicale, pas du tout menaçante. Les lèvres cherchent encore les siennes, doucement, elle sent un souffle sur sa bouche. Des bras qui l'enserrent, la chaleur du corps d'un garçon de son âge. Dana Khan, rassurée, s'abandonne au baiser. Elle pense à Joël. Elle croit embrasser Joël. Le baiser se fait de plus en plus passionné. Dana Khan se perd dans l'extase, oublie complètement qu'elle se trouve dans le noir dans la grande pyramide de Chéops et qu'elle est en train d'embrasser un parfait étranger. Peut-être même un jeune pharaon mort depuis des millénaires se dit-elle en frémissant. Mais le désir du jeune homme est tout ce qu'il y a de plus vivant.

Le gardien de la pyramide les surprend en train de s'embrasser alors qu'il entre dans la chambre royale avec une chandelle. Dana Khan a seulement le temps d'apercevoir le regard de diamant noir d'un jeune Égyptien d'une grande beauté. Le vieil homme les invective et ils s'engouffrent à toute allure dans la grande galerie plongée dans le noir, dévalent la pente à toute allure en laissant glisser leurs mains sur la rampe. Ils débouchent au soleil, essoufflés de rires et complices. Le garçonnet, soucieux d'éviter la troupe de ses camarades qui sont rassemblés devant la billetterie pour boire de l'orangeade Crush, prend Dana Khan par la main et l'entraîne d'autorité vers la route qui longe le sphinx. Dana récupère son cheval dont elle avait confié la garde à un loueur de chevaux. Elle le tient par la bride et marche dans Giza avec Ismael qui la tient toujours par la main et lui dédie à tout propos un sourire qui lui chavire l'âme.

Le jeune garçon ne connaît que quelques mots d'anglais mais Dana et lui s'entendent déjà à merveille. Elle lui parle de son scénario, dit qu'elle doit absolument se rendre au musée. Ismael offre de l'accompagner.

Il est précisément 2 heures 14 à la montre ET. de Dana Khan quand les deux adolescents arpentent enfin la galerie où est exposé le trésor de Toutankhamon au musée national égyptien, place El Tahrir. Dana

revoit les images de cet avant-midi défilant dans sa tête, s'arrête devant la vitrine où sont exposées les ouchebtis noires coiffées d'or. C'est bien celle-ci: la troisième à partir de la droite dans la rangée du bas. Une enfant **aux grands yeux, bras croisés sur sa poitrine.** «Sabada Dabasa» murmure Dana Khan, reconnaissant la petite soeur atlante de son rêve. «Sabana» murmure Ismael, visiblement impressionné. Dana Khan le corrige: «Sabada». Il répond: «La Sabana» Il lui fait signe de le suivre, dévale quatre à quatre les escaliers intérieurs, traverse à toute allure l'aile gauche où la souveraine Hatchepsout règne aux côtés d'une Hathor-vache polychrome. Dana Khan suit Ismael dans le dédale des momies et des scribes exposés au petit bonheur, intriguée.

Place El Tharir, ils sautent dans un autobus bondé qui se trouve rapidement pris dans les rets de la circulation, l'odeur du monoxyde de carbone et le vacarme des klaxons. Dana a chaud sous son blouson de cuir jaune mais les passagers sont tellement tassés qu'elle n'a pas la liberté de mouvement voulue pour enlever son blouson. Elle ferme les yeux quelques secondes, appuyant sa tête sur l'épaule d'Ismael. «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock.» La phrase vient de réverbérer, très clairement, dans sa boîte crânienne. Ismael lui sourit. Elle dit, tout haut: «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock?» Ismael sourit, ses yeux noirs brillent. Il dit: «Ayoua.» Dana Khan, heureuse, lui sourit aussi.

Ce n'est que quarante-cinq minutes plus tard qu'ils émergent enfin en face du Vieux-Caire. Ismael s'enfonce dans les ruelles de Fostat. Dana Khan se demande où il l'emmène. Ils traversent le quartier copte, verdoyant comme une oasis de paix dans le tumulte cairote et se retrouvent face aux volutes noires des feux qu'allument les potiers.

Ils avancent dans le quartier des potiers. Plusieurs leur souhaitent la bienvenue, les interpellent depuis leurs maisons de chaume où ils fabriquent des brûleurs de chicha en terre cuite. Le ciel se couvre de lourds nuages gris. Le beau temps de ce matin n'aura été qu'un répit pense Dana Khan tandis qu'elle marche dans les sentiers défoncés du quartier dont les lourdes fumées noires se mélangent au gris du ciel.

Il pleut quand ils entrent dans la Cité des Morts où habitent des réfugiés sans toit qui vivent dans un ancien cimetière. Des enfants en guenilles poursuivent Dana en scandant: «bakchich, bakchich», lui réclamant de l'argent. Dana, les larmes aux yeux, accélère le pas pour ne pas perdre Ismael de vue. Le jeune garçon la précède dans des rues inondées dans lesquelles flottent des détritiques. Enfants, poules et cochons se mêlent dans la boue, un lépreux tourne vers elle ses yeux aveugles. Dana Khan marche sous la pluie, le coeur brisé.

La pluie a bientôt cessé et le soleil revient comme un coup de poing à travers les nuages, inonde le bidonville. Ismael s'est arrêté devant un tombeau visiblement habité par une famille nombreuse. Il arrête un marmot tout sale et qui morve, lui demande où se trouve

Sabana. Le petit garçon rentre en courant. Quelques instants plus tard, une petite fille d'environ sept ans sort du tombeau. C'est elle: Sabada Dabasa. C'est l'ouchebti du trésor de Toutankhamon, la petite fille aux beaux yeux. Dana Khan la reconnaît. Ismael les présente l'une à l'autre. Dana croit comprendre que Sabana est la cousine d'Ismael ou quelque chose comme ça. C'est alors que la petite fille s'approche de Dana Khan, la regarde dans les yeux en disant: «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock.» et lui dépose au creux de la main un petit scarabée de faïence bleu.

Trois jours plus tard. Sue essaie tant bien que mal de suivre l'histoire alambiquée que lui raconte une Dana Khan surexcitée. Elle finit par lui assurer que David Khan acceptera certainement de lui fournir une ciné-caméra pour qu'elle puisse commencer à tourner son film tout de suite, après tout, pourquoi pas. Puisqu'elle a rencontré les personnages tout crachés, pourquoi ne pas en profiter! Dana Khan lui saute au cou, la couvre de baisers retentissants. Puis, sérieuse, tout à coup, elle remercie vivement Sue de lui avoir traduit «Can talmac yinko hobike ugh om ulak lock» en français moderne, lui assurant que c'est ce qui l'a mise sur la piste de Sabada Dabasa.

Sue éclate de rire, dit que tant mieux mais qu'en fait cette phrase, elle l'a trouvée dans un numéro de fiction de *La vie en rose* une revue que son amie Solange lui a fait parvenir il y a quelque temps pour la tenir au courant de ce qui se passe à Montréal. Elle fouille rapidement dans son bureau, en extirpe le numéro d'été 83 de *La vie en rose*. Et dit: «Tiens tu vois, c'est là que j'ai pigé ça. «Une fourmi flottait dans sa margarita», c'est le thème du numéro je pense.»

Dana Khan vivement intéressée, parcourt la revue. «Are you going to pretend you can read french?» demande Sue. Dana Khan lui répond: «Mais vous savez très bien. Suzanne, que j'étais française dans ma vie antérieure.»

Sue ajoute qu'elle s'est rappelée en plein coeur du désert arabe ce que lui rappelait le mot: Atta. C'est le nom d'un personnage d'un roman de Jean Ricardou intitulé: *Les lieux-dits*. Je ne me rappelle plus très bien, mais je crois que c'est une jeune femme qui fait des recherches sur les fourmis».

Mais Dana Khan ne l'écoute plus, absorbée dans sa lecture du numéro.

